Richard Melloul
présente

MITTERRAND
par les grands photographes

*« Goût du pouvoir et aussi goût de l'intimité :
mieux sans doute que ses nombreux biographes,
ces photographes, dans l'œil de leur objectif,
ont su chercher François Mitterrand,
le trouver, le fixer entre ces deux pôles
contradictoires, personnel et présidentiel. »*

Michèle Cotta

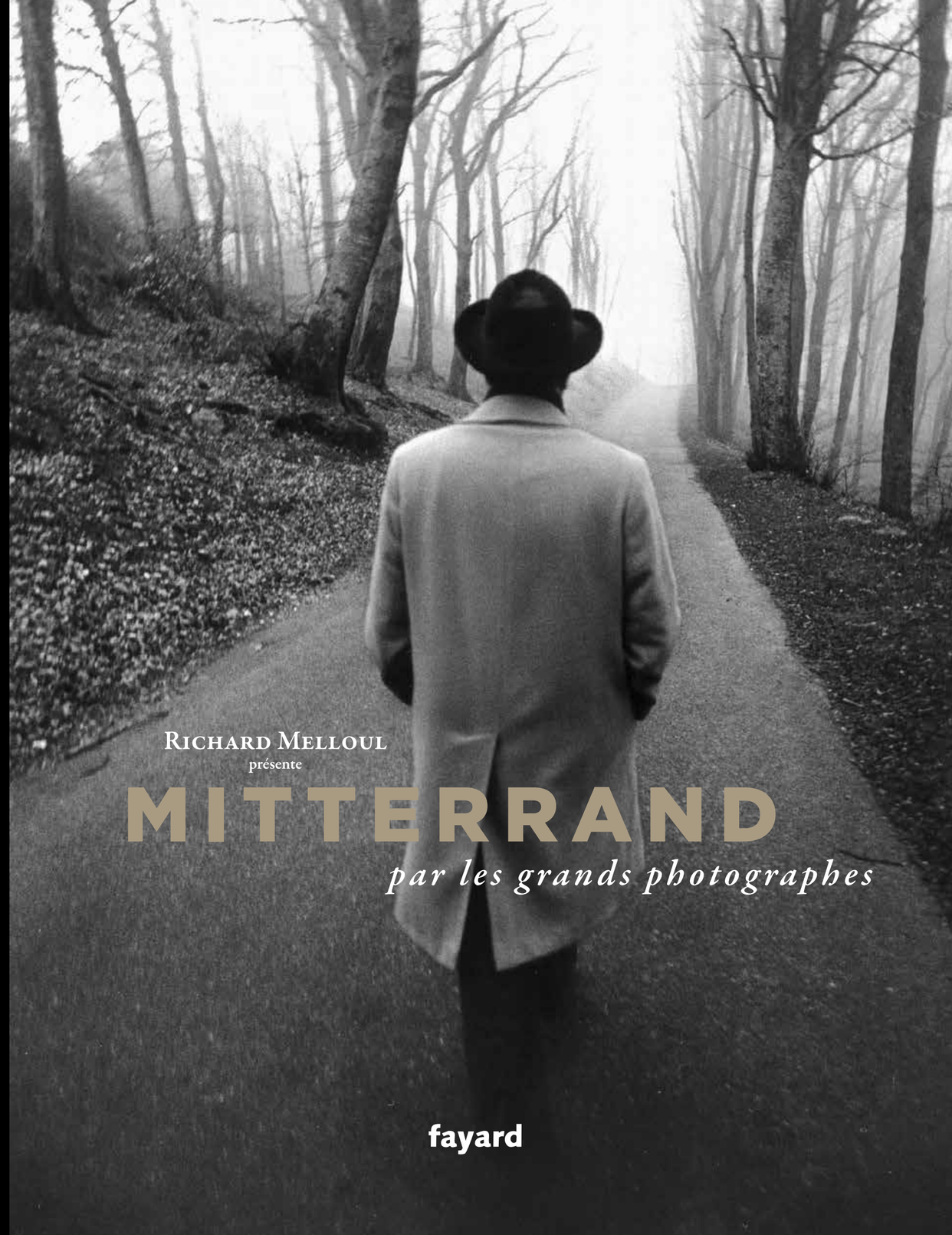
• ABBAS • YANN ARTHUS-BERTRAND • PATRICK ARTINIAN •
• CLAUDE AZOULAY • BRUNO BARBEY •
• JEAN-GABRIEL BARTHELEMY • HENRI BUREAU •
• DAVID BURNETT • RENÉ BURRI • GILLES CARON •
• RAYMOND DEPARDON • ELLIOTT ERWITT • GISELE FREUND •
• DIEGO GOLDBERG • WILLIAM KAREL •
• YOUSSUF KARSH • ALAIN KELER • JACQUES LANGEVIN •
• GUY LE QUERREC • PASCAL LESEGRETAN • RICHARD MELLOUL •
• GEORGES MÉRILLON • ALAIN NOGUÈS • THIERRY ORBAN •
• JACQUES PAVLOVSKY • MICHEL PHILIPPOT •
• GÉRARD RANCINAN • PASCAL ROSTAIN •
• SEBASTIÃO SALGADO • ANDRÉ SAS • CHRISTIAN SIMONPIETRI •
• PAUL SLADE • PETER TURNLEY • GILBERT UZAN •

ISBN 978-2-213-69909-7
9 782213 699097
21-4104-8 XI 2015
45 €
PRIX TTC FRANCE

fayard

MITTERRAND par les grands photographes

fayard



Richard Melloul
présente

MITTERRAND
par les grands photographes

fayard

ILFORD HP5 SAFETY FILM

18A 19 →

19A 20 →

20A 21

21A 22 →

ILFORD HP5 SAFETY FILM

24A 25 →

25A 26 →

26A 27 →

27A 28 →

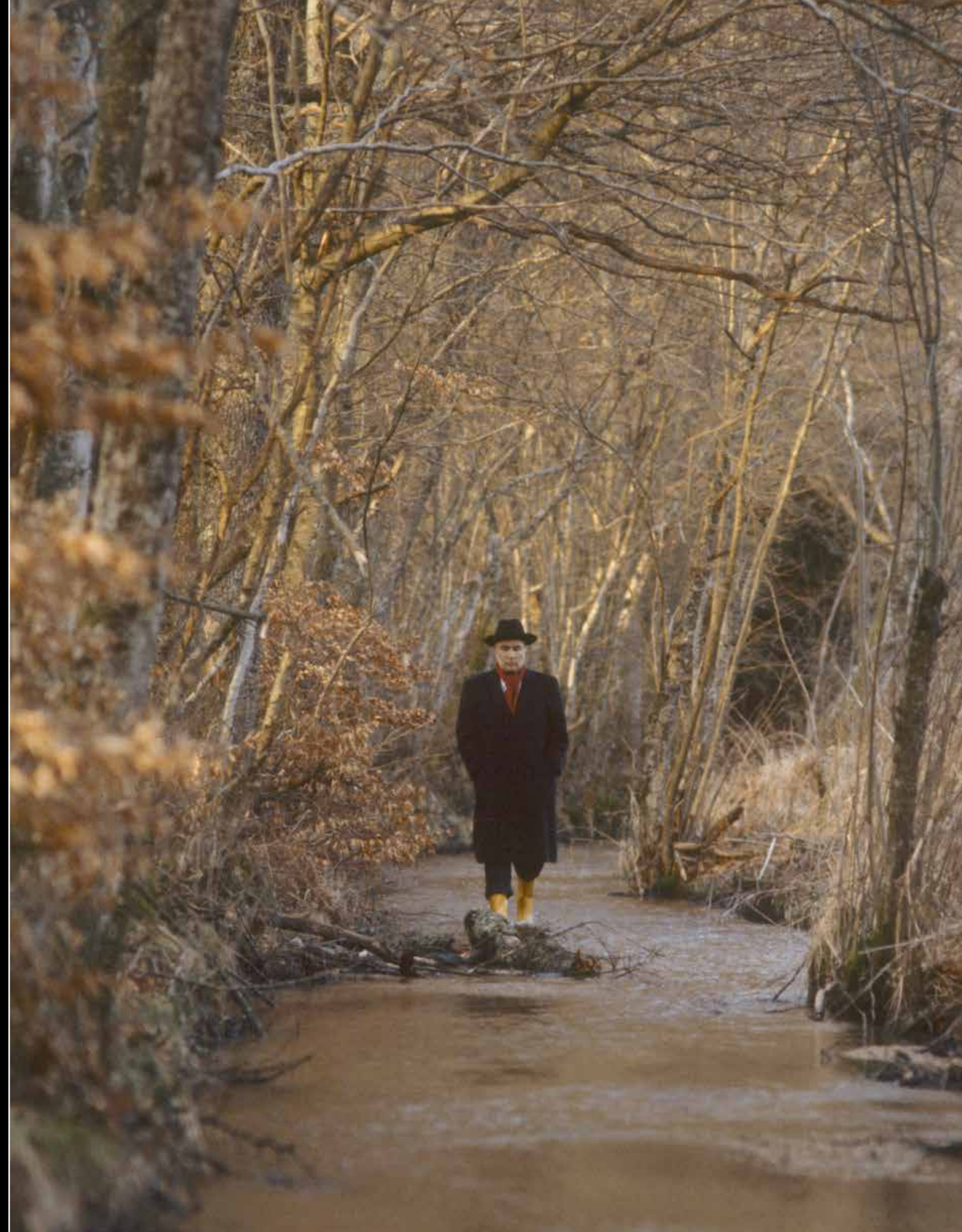
ILFORD HP5

30A 31 →

31A 32 →

32A 33 →

33A 34 →



En couverture :
RICHARD MELLOUL
Château-Chinon, 12 mars 1978.

Pages de garde :
RAYMOND DEPARDON
1978.

Page précédente :
DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 14 mars 1982.

RICHARD MELLOUL
présente

MITTERRAND

par les grands photographes

• ABBAS • YANN ARTHUS-BERTRAND • PATRICK ARTINIAN • CLAUDE AZOULAY •
• BRUNO BARBEY • JEAN-GABRIEL BARTHÉLEMY • HENRI BUREAU •
• DAVID BURNETT • RENÉ BURRI • GILLES CARON • RAYMOND DEPARDON •
• ELLIOTT ERWITT • GISÈLE FREUND • DIEGO GOLDBERG • WILLIAM KAREL •
• YOUSSUF KARSH • ALAIN KELER • JACQUES LANGEVIN •
• GUY LE QUERREC • PASCAL LE SEGRETAIN • RICHARD MELLOUL •
• GEORGES MÉRILLON • ALAIN NOGUÈS • THIERRY ORBAN • JACQUES PAVLOVSKY •
• MICHEL PHILIPPOT • GÉRARD RANCINAN • PASCAL ROSTAIN •
• SEBASTIÃO SALGADO • ANDRÉ SAS • CHRISTIAN SIMONPIETRI •
• PAUL SLADE • PETER TURNLEY • GILBERT UZAN •

préface
MICHÈLE COTTA

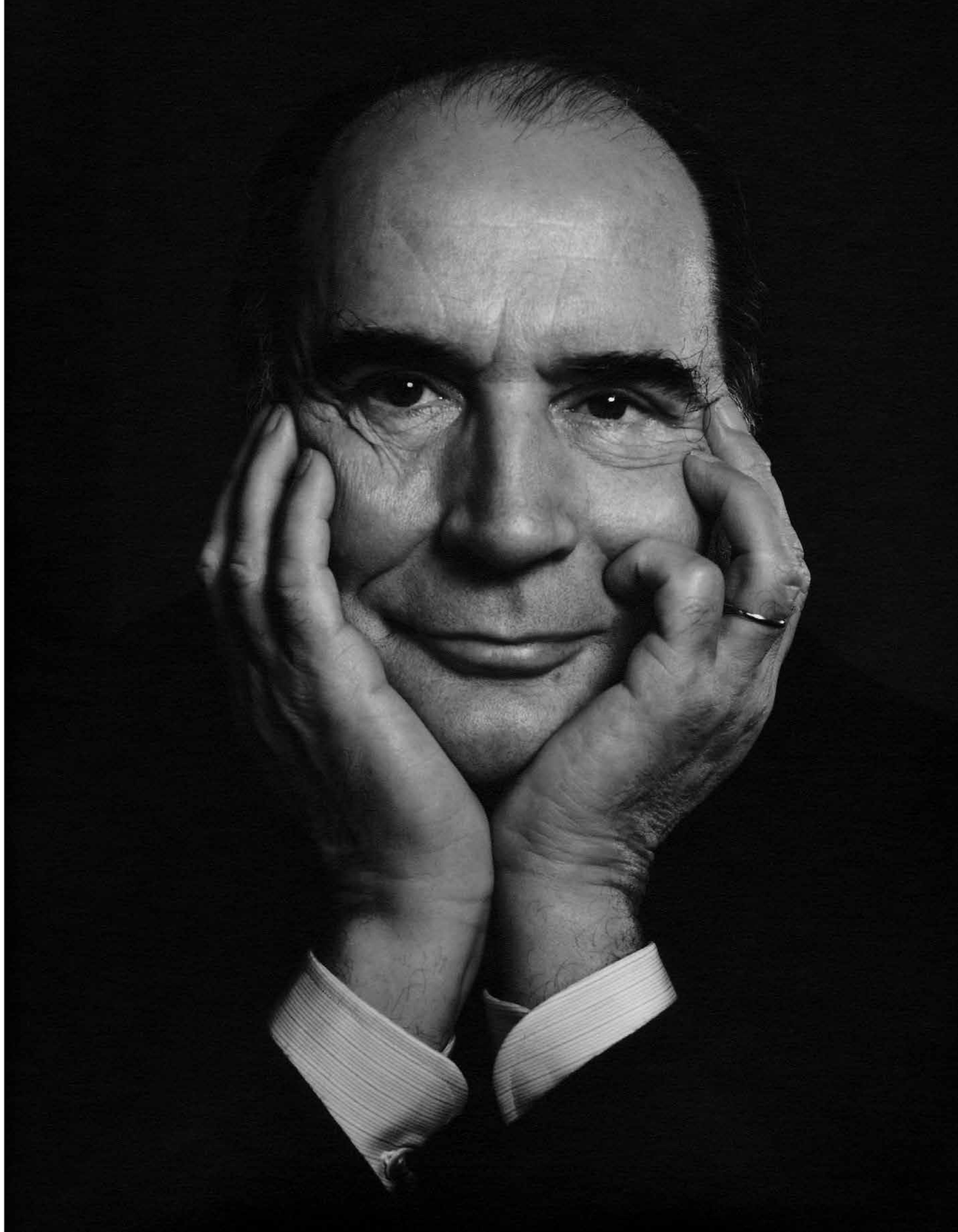
avant-propos
HUBERT VÉDRINE

fayard

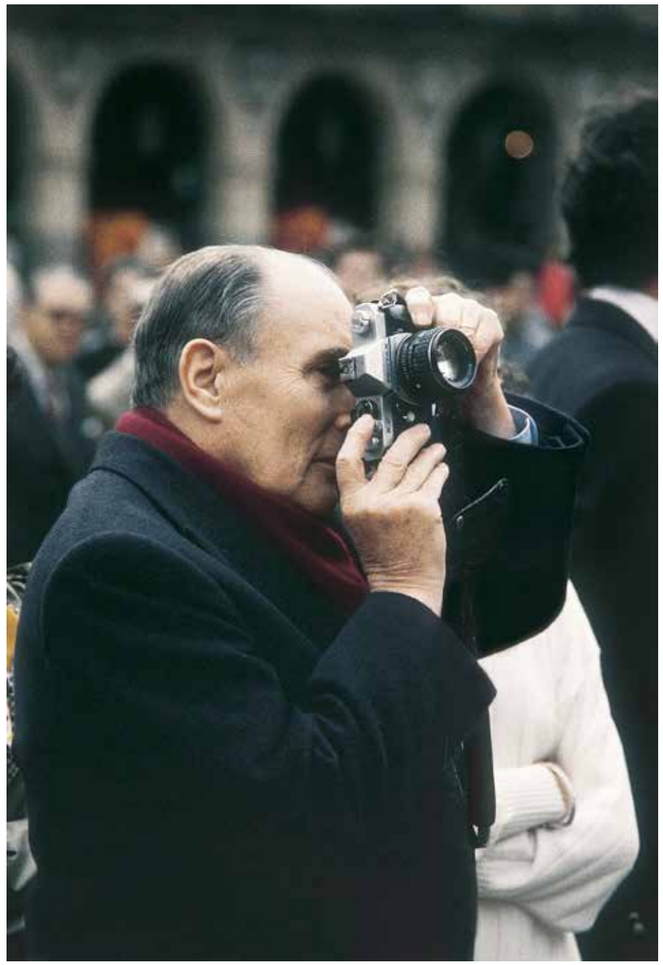
Les textes en doubles pages et les citations sont de François Mitterrand.

Ouvrage dirigé par Laurent Chollet
Création graphique : Paul-Raymond Cohen
Suivi éditorial : Nathalie Reyss
Propos des photographes recueillis et mis en forme par Jacques Chenivesse

© Librairie Arthème Fayard, 2015
ISBN : 978-2-213-69909-7
Dépôt légal : novembre 2015



YOUSUF KARSH.
Paris, 1981.



CLAUDE AZOULAY
Espagne, mars 1987.

On dit souvent qu'une bonne photo se suffit à elle seule. C'est le cas de chacune des photos de ce livre. Et pourtant, toutes ensemble, elles me semblent plus fortes parce qu'elles racontent une histoire qui va au-delà de ce qu'elles portent chacune isolée. J'ai la conviction que quelque chose de particulier peut naître du rapprochement de talents très divers. Et c'est pour donner une forme concrète à cette idée que j'ai eu envie d'initier un livre qui regroupe les meilleures images de grands photographes autour d'un même thème.

Le sujet, François Mitterrand, s'est imposé comme une évidence. C'est le dernier personnage à avoir si profondément imprégné l'imaginaire collectif. Il ne me revient pas d'expliquer pourquoi. Je ne suis ni historien, ni politologue, ni sociologue. Mais je suis photographe, et je sais que chaque fois que je l'ai eu dans mon viseur, il s'est passé quelque chose d'inhabituel. Il se dégageait de sa présence une incomparable force. Et quelle que soit l'inévitable distance installée par l'appareil photo, conjuguée à celle que lui-même imposait, cette tension demeurait toujours. François Mitterrand restera pour moi l'une des plus fortes incarnations de ce que je crois être le charisme. En commençant à travailler sur la conception du livre, c'est cette dimension que j'ai souhaité illustrer. Et je crois pouvoir dire que c'est bien elle que l'on retrouve à travers l'exceptionnelle qualité des images qui composent cet ouvrage.

Je suis fier d'avoir réussi, accompagné par quelques-uns, à mener au bout ce projet. Pour les photographes, les occasions de constituer une œuvre collective sont si rares… Lire et relire la liste de ceux qui font ce livre est un plaisir que j'espère partagé. J'y trouve ceux que j'appelle mes héros. Ils m'on fait rêver, ils m'ont appris le métier, pendant longtemps, ils ont été mes modèles. Et puis il y a tous ceux, ils me sont aussi précieux, que j'ai côtoyés tout au long de mon parcours. Les uns et les autres forment mon monde.

Il était d'autant plus important pour moi de les réunir qu'aujourd'hui le contenu d'un tel livre ne pourrait plus être possible. Nous avons travaillé portés par une passion que connaissent sûrement les photographes de l'actuelle génération. Mais nous avancions avec un atout décisif, la liberté. On ne parlait pas de « peopleisation », l'obsession de la communication naissait à peine et n'avait pas fait les ravages que l'on connaît. À cette époque-là, François Mitterrand n'était pas entouré d'une batterie d'experts soucieux de maîtriser l'image dans ses moindres détails. Il n'avait besoin de personne pour savoir ce qui lui paraissait acceptable, et nous étions libres d'agir. Qui prétendrait que serait tolérée aujourd'hui la photo de François Mitterrand regardant les résultats de l'élection aux côtés de sa femme au chaud sous les draps ? Elle ne choquait pas. Elle était simplement un moment de vie. Telle est aussi l'ambition de ce livre : permettre de s'approcher de la vie d'un homme qui restera l'une des images majeures de son siècle.

RICHARD MELLOUL

« J'ai établi une hiérarchie, disait François Mitterrand dans un entretien au journal *Lire* en 1978, bonne ou mauvaise, peu importe, où la conversation et la lecture m'apparaissent comme des moyens de communication supérieurs à l'image reçue sans dialogue et sans possibilité de retour. » C'est dire à quel point cet amateur d'écrit a longtemps redouté la force sans appel de la photographie, qui lui est longtemps apparue comme un piège, puisque gravant pour toujours sur la pellicule un instant fugace.

François Mitterrand n'aimait pas vraiment les photographes, encore moins les cameramen. Il s'y est résigné, pourtant, au fil des ans. Tant bien que mal. Parfois, sec, tendu, furieux presque, il les écartait d'une main impérieuse, parfois au contraire, il les invitait à le suivre. Cela dépendait de son humeur, de son environnement, de son envie de convaincre, de se confier aussi, car il savait bien tout ce qu'une bonne photographie révèle du sujet photographié.

Ainsi apparaît-il, dans ce recueil si riche où la chronologie est parfois bousculée, dans les dimensions multiples de son personnage. Tout entier tendu vers la victoire, qu'il s'agisse du tennis, discipline à laquelle il s'est longtemps astreint une matinée par semaine, où ses partenaires le décrivaient comme mauvais joueur parce que furieux de perdre, ou de la politique, à laquelle il a très tôt, après une jeunesse provinciale, consacré sa vie. Méfiant avec les journalistes – oh, ce coup d'œil glacé à Patrick Poivre d'Arvor sur le plateau du journal télévisé ! –, et pourtant les entraînant souvent, en un troupeau indiscipliné, autour de Château-Chinon, dont il était député, avec une interruption de quatre ans, depuis 1946, pour une de ces balades qu'il affectionnait, s'attardant interminablement sur les différentes espèces d'arbres qui n'avaient pas de secret pour lui. Ouvrant aux photographes – à ceux du moins qu'il avait choisis – l'univers familial de Latche, la ferme landaise qu'il avait acquise en 1965, ses forêts et ses petits chemins.

Ah, les ânes de Latche, Noisette et Marron ! Quelle tendresse dans les yeux de Mitterrand lorsqu'il les caresse l'un après l'autre dans l'enclos ! De ses chiens, Baltik, son labrador préféré, de Julie et Titus, Mitterrand disait avec une sorte d'étrange respect qu'« ils avaient besoin d'être aimés et distingués ». Il avait en réalité appris, au fil du temps, à se servir de l'image, plus que ne l'imaginaient ceux qui croyaient parfois atteindre son intimité. Qu'il soit dans son appartement de la rue de Bièvre, dans sa bergerie landaise, sur le perron de l'Élysée, ou encore en promenade sur les ponts de Paris, Baltik reste son accompagnateur préféré. François Mitterrand savait à quel point les Français aiment les animaux domestiques et aiment ceux qui les aiment : il en profitait, offrant à l'auteur des photographies qu'il avait lui-même choisi, une inestimable occasion de faire son métier, tout en dosant soigneusement les effets d'une communication personnelle très maîtrisée.

La vérité d'un homme. Impressionnant de voir comment elle apparaît, au-delà des années, d'une image à l'autre. Président, on l'a toujours appelé Président, même pendant la IVe République, lorsqu'il n'avait pas quarante ans et dirigeait un tout petit parti qu'il utilisait à son gré pour faire et défaire les majorités, un parti-charnière, comme on le disait alors. Puis, sous la Ve, lorsqu'il fut président de la Convention des institutions républicaines, petite formation inventée par lui pour assurer sa conquête du parti socialiste, et, après bien des difficultés, sa victoire à l'élection de 1981.

Les photographes ont su traduire, par l'image, sa détermination, que les échecs ne sont jamais parvenus à altérer. Son obstination aussi : « Un président, écrivait-il à la presque fin de sa vie, cela se fabrique en vingt ans. Pour avoir une chance d'y parvenir, le candidat doit tout sacrifier à cet objectif. Il faut que ce soit une obsession du soir au matin, qui l'étreigne dès qu'il met ses chaussettes, pour ne plus le quitter jusqu'à ce qu'il se couche. »

L'image a ainsi montré François Mitterrand, sourire carnassier lorsqu'il prend en 1971 la tête du parti socialiste, sourire légèrement crispé lorsque dans la pénombre d'un meeting il attend, aux côtés de Georges Marchais, de monter à la tribune, ou encore accroché à son micro, le saisissant à pleine main pour s'imposer aux militants, tour à tour attentif, charmeur, et tribun aux envolées lyriques, sourire triomphant lorsqu'il arrive enfin au pouvoir.

La photographie a su à merveille illustrer aussi la « force tranquille » du premier président socialiste de la Ve République, à la fois décontracté, casquette ou chapeau noir sur la tête, démarche lente, et méditatif, livre ou journaux sous le bras, promeneur libre et solitaire, ou, parfois quelques minutes seulement plus tard, la promenade terminée, monarque républicain sous les dorures de l'Élysée, lui qui se voulait, avant d'y parvenir, « totalement insensible au charme de la monarchie ».

Beaucoup de livres ont été consacrés à François Mitterrand, sur son parcours politique, pas toujours en ligne droite, sur sa conversion tardive au socialisme, ses ambitions et ses croyances. Seules, pourtant des photographies soulignent son formidable goût du pouvoir : dans son bureau au premier étage de l'Élysée, posant entre des rideaux de velours rouge sombre, comme il savoure ces instants, comme il promène sur le décor qui l'entoure un regard gourmand, comme il est assuré d'y être à sa place ! Goût du pouvoir et aussi goût de l'intimité : mieux sans doute que ses nombreux biographes, les photographes, dans l'œil de leur objectif, ont su chercher François Mitterrand, le trouver, le fixer entre ces deux pôles contradictoires, personnel et présidentiel.

Et puis ce rapport au temps ! Dans un entretien à l'hebdomadaire *Le Point*, au début mai 1981, François Mitterrand l'a défini en quelques mots : « Les idées mûrissent comme les fruits et les hommes. Il faut qu'on laisse du temps au temps. Personne ne passe du jour au lendemain des semailles aux récoltes, et l'échelle de l'Histoire n'est pas celle des gazettes. » Cette sorte de théorisation rurale du temps nécessaire a été la marque des quatorze années de sa présidence.

François Mitterrand est pourtant longtemps passé pour un homme pressé, trop pressé murmurait-on dans sa jeunesse. Pourtant le voici, à l'Élysée occupant tout l'espace de sa fonction et donnant donc, comme il disait, du temps au temps. Homme de l'Histoire, sous la crypte du Panthéon, et homme de l'instant, au moment précis où, dans son fief de Château-Chinon, il apprend sa victoire sur Valéry Giscard d'Estaing. Homme encore jeune, lorsqu'il s'approche du pouvoir ; épanoui, lorsqu'il y parvient ; tragiquement marqué, lorsque vient la maladie et s'approche la mort. Plaisantant parfois sur lui-même, la dent souvent dure avec les autres, indifférent ou séducteur, masque d'empereur romain ou héros stendhalien, campagnard ou citadin, provincial et parisien, tel était François Mitterrand, avec ses ombres et ses lumières. Et tel le montre bien ce recueil, dans sa vérité, ou plutôt ses vérités, successives ou simultanées.

Michèle Cotta

À l'approche des vingt ans de la mort de François Mitterrand et du centenaire de sa naissance, en 2016, Richard Melloul et les éditions Fayard ont eu l'heureuse idée de réunir une sélection de près de deux cents clichés de l'ancien président, « dans l'objectif » de plus de trente photographes, dont quelques-uns très célèbres, issus du photojournalisme, ou d'itinéraires originaux, familiers au nom de leur sujet.

François Mitterrand a si longtemps dominé et polarisé la vie politique française que des milliers, au bas mot, de photos ont été faites de lui. Celles que l'on trouve ici illustrent surtout sa phase « présidentielle », que l'on fera partir de sa candidature de 1965, et durera donc trente ans. Quelques-unes sont antérieures – jeunesse, IVe République. Elles le montrent dans sa vie politique, ou officielle, mais aussi personnelle, dans une partie de sa vie privée.

Feuilleter ces pages, c'est pour certains reparcourir l'itinéraire d'une vie, comme on tourne les pages, déjà un peu jaunies, d'un album de photos de famille (quand cela existait !), avec tous les sentiments que cela inspire ; pour d'autres, ce sera découvrir une époque à la fois proche et éloignée, déjà historique.

Les pages défilent.

Mitterrand jeune homme, très brun, genre italien.

Mitterrand jeune ministre ambitieux. En tennisman. En habit.

Mitterrand candidat de l'Union de la gauche.

Mitterrand premier secrétaire, l'époque des grands meetings, le tribun. On entend presque sa voix, son timbre.

Mitterrand président au Panthéon, la solitude du pouvoir, en public ou en privé, quelques plateaux de la télévision, VGE.

François Mitterrand à Jérusalem, avec Castro, à New York, méditatif, sur la Grande Muraille.

L'époque casquette de marin façon Helmut Schmidt.

François Mitterrand lisant face à son sculpteur au travail, contemplant sa tête sculptée.

Quelques visages : Danielle, Bérégovoy, Hernu, Mauroy, Estier, Irène Dayan, Jospin (frisé), Hanin, Grossouvre.

À l'Élysée, le cercle de lumière qui enveloppe son bureau où il écrit dans la nuit.

François Mitterrand dans l'avion, au volant.

François Mitterrand avec ses ânes, ses labradors, un bouvier bernois, des vaches, des chèvres, son étang de Montsauche, ses chênes.

François Mitterrand photographe.

Quelques visages de journalistes.

Des lieux, si importants chez Mitterrand. Nièvre. Landes. Les quais de Seine.

François Mitterrand hautain, détendu, majestueux, riant, concentré, présidentiel.

L'horloge de Château-Chinon qui marque le temps qui lui reste, en 1995, après le départ.

Une saga familière. Tout un monde formidablement évocateur qui renaît à partir de ces aperçus.

Hubert Védrine

INCONNU
Années 1930.

Page ci-contre :
INCONNU
Roland-Garros, septembre 1954.

Là est notre avenir :
l'exploration encore insoupçonnée
de notre intelligence.

INCONNU
Années 1930.

Si les révolutions sont
des mangeuses d'hommes,
c'est parce que les hommes
ne vont pas aussi vite
que le temps.

INCONNU
Monaco, 19 avril 1956.

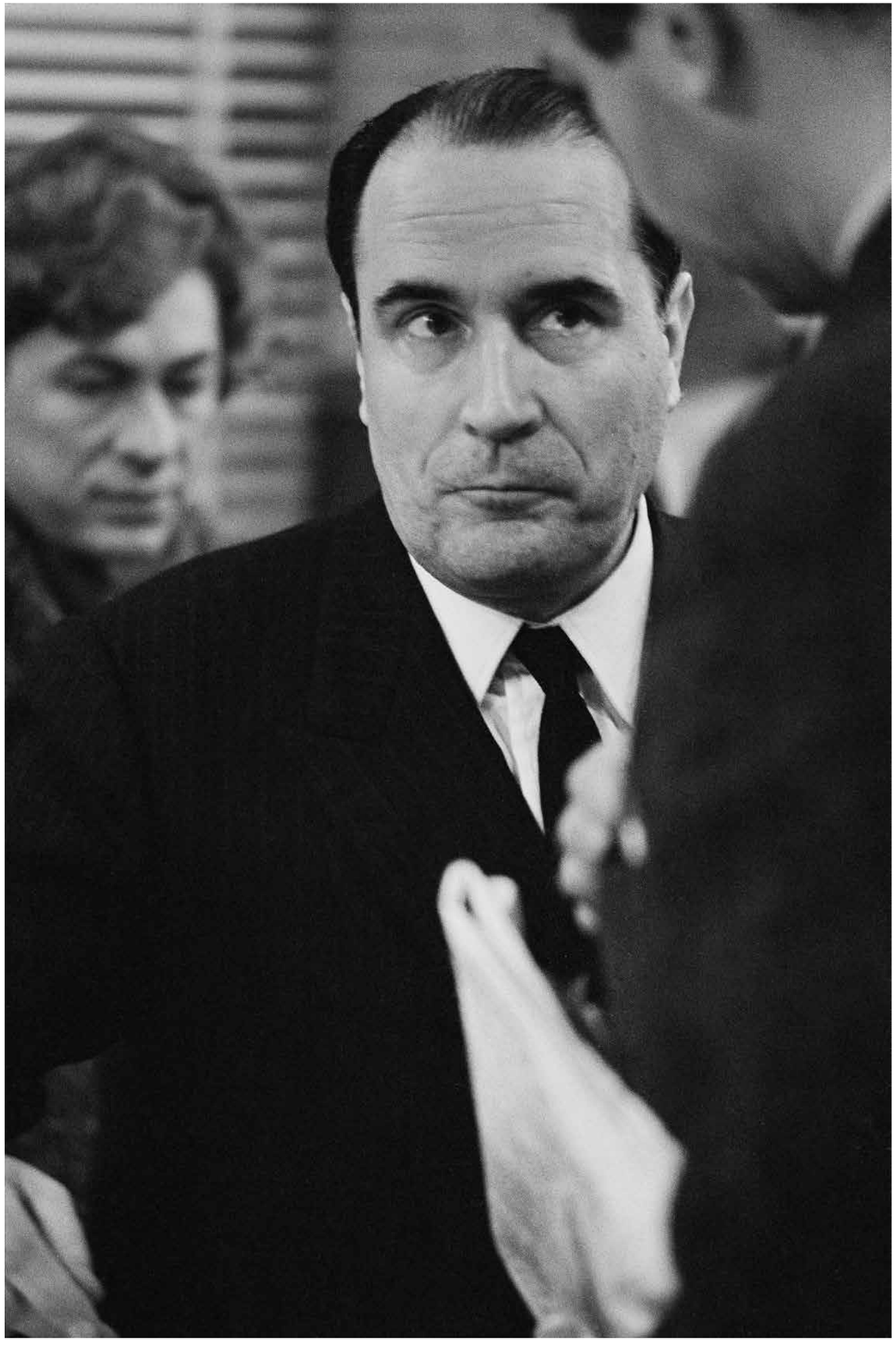
ANDRÉ SAS
Sochaux, 1965.

Pages suivantes :
ANDRÉ SAS
Sochaux, 1965.

François Mitterrand

GILLES CARON
Paris, 1967.

Je pense que trop de systèmes aujourd'hui sur la terre veulent faire le bonheur de l'homme malgré lui.

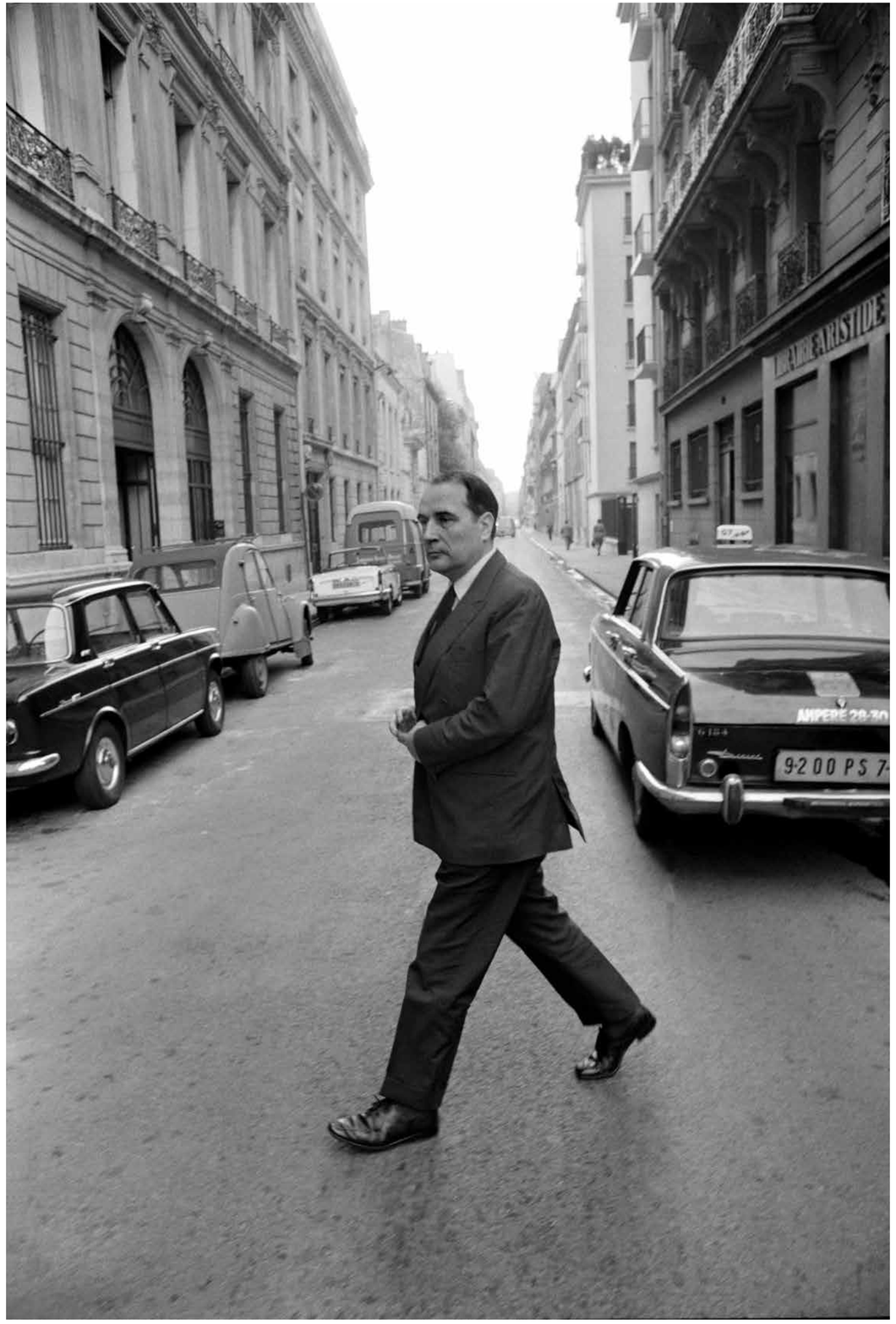


BRUNO BARBEY
1967.

Pages suivantes :
RAYMOND DEPARDON
Paris, 1967.

Puis :
COLLECTION OTZENBERG
Biarritz, 1967.

LIBR
AMPERE 28-30
9-2 00 PS 7-5


AMPERE 28-30
9-2 00 PS 7-

Je n'ai pas rencontré le dieu du socialisme au détour du chemin. […] Si la preuve de l'existence d'un dieu tient à l'existence de ses prêtres, si cette preuve gagne en force et en évidence à mesure que s'accroît leur nombre, que s'aiguise leur intransigeance, que se multiplient leurs contradictions, le dieu du socialisme existe. Mais l'originalité de ceux qui le servent est précisément d'affirmer qu'il n'existe pas, sinon sous l'apparence des faits, et qu'alors il naît et meurt avec chacun d'eux, création continue, changeante, rigoureuse et créatrice d'elle-même.
Le socialisme n'a pas de dieu, mais il dispose de plusieurs vérités révélées et, dans chaque chapelle, de prêtres qui veillent, tranchent et punissent. Catéchumène parmi les catéchumènes […], j'ai lu les livres sacrés et entendu les prédicants. Fidèles à leur religion, ils enseignent la puissance des faits. Mais sur quel ton ! Rares sont ceux qui préfèrent le conseil au précepte et l'examen au dogme. Hélas ! le socialisme produit plus de théologiens que de savants. Cela m'a d'abord rebuté. […]

Mais il est des maîtres de la pensée et de l'action qui résistent aux complaisances de l'esprit et qui poursuivent leur quête des faits et des causes, leur approfondissement des mécanismes économiques et sociaux avec l'admirable scrupule de la science. C'est vers eux que je suis allé. Ils m'ont dit qu'il ne suffisait pas d'ouvrir les yeux pour voir. Le peintre et le sculpteur ont cassé les formes et décomposé le prisme des couleurs pour redécouvrir les objets. Acquérir un regard neuf oblige à renaître à soi-même. Il en est ainsi de toutes choses, et de la réalité politique comme du reste. Mais ils m'ont dit aussi qu'il fallait ouvrir les yeux pour voir, j'ai essayé.
Je n'étais acquis pour autant aux impératifs d'une explication scientifique de l'histoire axée sur les rapports de production. J'ai pensé qu'il était possible d'obtenir de la société capitaliste qu'elle se réformât elle-même. […] Ce que je n'attendais pas du cœur, je l'espérais de l'intelligence. Alors, j'ai expliqué. Ce que j'ai pu, comme je l'ai pu, là où j'étais.

ANDRÉ SAS
Paris, octobre 1968.

Pages précédentes :
COLLECTION OTZENBERG
Biarritz, 1967.

BRUNO BARBEY

À l'époque, je connaissais pas bien François Mitterrand, j'ai tout de suite été amusé par son regard malicieux.
Je travaillais sur la commande que Magnum avait reçue de *L'Express*. Premier « newsmagazine » français, il dominait à l'époque les ventes de son secteur. Mais Françoise Giroud, qui dirigeait la rédaction du journal depuis sa création près de vingt ans auparavant, savait que ses équipes se déchiraient à cause du débat entre engagement politique et information. Elle pensait que le regard extérieur d'un photographe pourrait faire apparaître de manière sensible les lignes de force de l'aventure humaine qui fédérait, au fond, les journalistes.
C'est comme cela que j'ai pu photographier ce moment. Michèle Cotta, brillante jeune analyste de la politique française, préparait une interview de François Mitterrand qui, quant à lui, mettait en place les prémices de sa vision d'une gauche unifiée. Comme les gens sûrs de la qualité de l'instant, l'un et l'autre étaient très détendus. La conversation entre eux deux virevoltait. Leur plaisir de se confronter à propos de politique était perceptible. Michèle Cotta jubilait en travaillant. Et François Mitterrand rayonnait de cette séduction que lui inspirait une femme qui lui plaisait.
Quant à mon reportage, il n'a pas porté les fruits qu'en espérait Françoise Giroud. Quelques semaines plus tard, une partie de la rédaction faisait scission pour créer *Le Point*. Rares sont les occasions où la photo change le cours de choses…

BRUNO BARBEY
Paris, 1970.

WILLIAM KAREL
Paris, 1974.

GÉRARD RANCINAN
1974.

Pages suivantes :
GÉRARD RANCINAN
Paris, 1980.

RTF

CHRISTIAN SIMONPIETRI

Il paraît que François Mitterrand a dit un jour : « La dictature du micro est aussi celle des idiots. » C'est peut-être parce que moi-même je ressentais, déjà à cette époque et avec une profonde gêne, ce qu'une campagne électorale pouvait comporter d'immense manipulation que j'ai pris cette photo.

Toutes idéologies confondues, je n'aimais pas le milieu politique. Trop hypocrite pour moi. De ce fait, je ne prenais aucun plaisir particulier à le photographier, à l'écouter de mes yeux selon l'idée que je m'en fais. C'est vrai pour cette photo d'avril 1974, comme ce le fut pour les autres sujets d'actualité politique que j'ai eu à couvrir. Meetings ou conférences de presse, quand l'agence me demandait un sujet de ce type, je faisais ce travail par obligation. Il me paraissait normal d'accepter cette contrainte alors que j'avais eu la chance de partir juste avant pour un grand reportage et que je préparais le suivant. Mais si vous me demandez ce qui m'a le plus intéressé entre la l'évolution de la situation dans le Sinaï ou au Pakistan et les discours des politiciens… Non vraiment, la politique n'était pas ma route.

Je reconnais volontiers avoir complètement nettoyé de ma mémoire toute cette partie de ma carrière. L'important de ma vie de photographe, ce sont les sujets qui m'ont emmené à travers le monde ou ceux qui m'ont permis de rencontrer quelques grandes figures de la musique et du cinéma. Mais même de ces photos, je n'aime guère parler. J'ai l'impression que derrière elles se dissimule le souvenir d'un instant sacré, d'une sensation secrète. Une émotion qui n'a plus besoin de mots.

CHRISTIAN SIMONPIETRI
Marseille, 1974.

Pages suivantes :
CHRISTIAN SIMONPIETRI
Paris, 1974.

D'autres ont écrit que la gauche c'était la liberté, ou bien l'égalité, ou bien le progrès, ou le bonheur. Moi je dirai que c'est la justice. Je ne suis pas né à gauche, encore moins socialiste. Il faudra beaucoup d'indulgence aux docteurs de la loi marxiste […] pour me le pardonner. […] J'aurais pu devenir socialiste sous le choc des idées et des faits, à l'Université par exemple, ou pendant la guerre. Non. La grâce efficace a mis longtemps à faire son chemin jusqu'à moi. J'ai dû me contenter de la grâce suffisante que j'avais reçue comme chacun en partage. Je ne le suis pas non plus devenu par la vertu d'un métier qui m'aurait instillé des réflexes de classe : je n'ai jamais été producteur de plus-value pour le compte d'autrui. Je n'ai pas, enfin, adhéré à une formation politique qui m'aurait peu à peu formé à ces disciplines idéologiques. Au demeurant je ne prétends à rien. J'ai pris parti tout simplement pour la justice telle que je la ressentais, rétif devant son exigence, hésitant à m'engager pour elle, quelquefois tenté de lui tourner le dos. J'ai obéi, je le suppose, à une inclination naturelle, ferme et fragile à la fois. Cette inclination a été affinée par un milieu familial qui, entre soi comme avec les autres, examinait toute chose avec un extrême scrupule et qui tenait les hiérarchies fondées sur le privilège de l'argent pour le pire désordre. Que l'argent pût primer les valeurs qui leur servaient naturellement de référence : la patrie, la religion, la liberté, la dignité, révoltait les miens. C'était l'ennemi, le corrupteur, avec lequel on ne traite pas. Leur foi chrétienne renforçait cette disposition. Mais elle la faisait aussi dévier. La pensée qu'il pût exister des lois régissant l'évolution des sociétés hors d'une finalité spirituelle, les classes sociales conditionnées par leur fonction économique, une lutte historique entre ces classes pour la détention du pouvoir, heurtait comme si elle était impie. On éprouvait un rien de mépris pour une révolution attachée à des objectifs matériels. Il faut avoir entendu le mot matérialisme dans la bouche de ces honnêtes gens pour comprendre la distance qui les séparait d'une adhésion intellectuelle à des théories socialistes.

Antenna
Antenna
Antenna

L'image que vous renvoie le miroir a quelque chance de vous ressembler. Mais fabriquer l'image pour plaire, pouah !

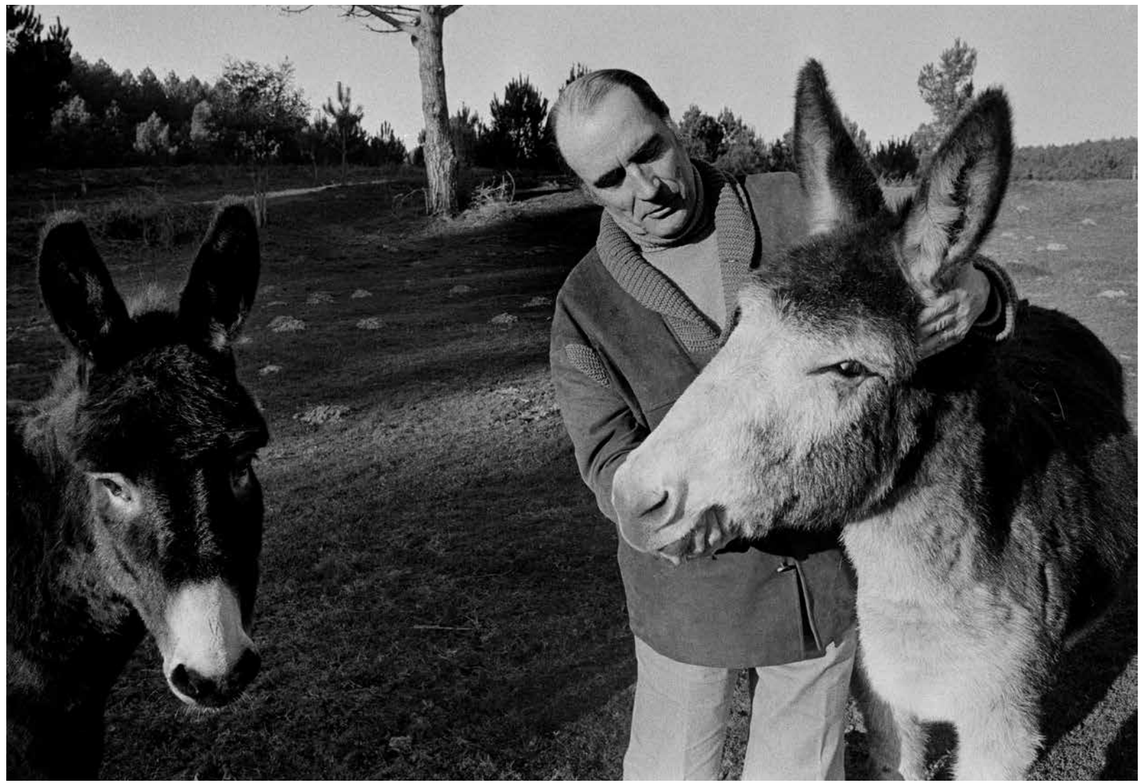
RICHARD MELLOUL
Paris, 1975.

Pages précédentes :
RICHARD MELLOUL
Paris, 1975.

JACQUES PAVLOVSKY

J'ai photographié François Mitterrand pour la première fois à Latche le 1er janvier 1975. Le Nouvel An me donnait l'occasion d'espérer réussir un portrait plus intime du leader de l'Union de la gauche dans son refuge.
Je suis arrivé en début d'après-midi. François Mitterrand m'a invité à entrer le temps d'un café. Dans la grande pièce de l'ancienne bergerie, son épouse Danielle, sa belle-sœur Christine Gouze-Raynal et son beau-frère Roger Hanin laissaient, avec lui, glisser ce moment un peu terne comme le sont parfois les lendemains de réveillon. L'ambiance était grise, comme la lumière dans laquelle somnolaient les Landes, et l'atmosphère résistait aux tentatives de dégel engagées par Hanin. Je commençais à m'inquiéter. Rien n'annonçait une bonne image. Estimant venu le temps de mon travail, François Mitterrand m'a invité à une promenade. Marche paisible, conversation souple. Mais chaque fois que j'approchais une main de mes appareils photo, je le sentais se crisper. Nous sommes arrivés devant l'enclos où déambulaient deux ânes. François Mitterrand s'est détendu, m'a dit sa grande affection pour Noisette, son ânesse, et s'est réjoui de voir que la cohabitation avec l'âne récemment arrivé pour lui tenir compagnie se passait bien. Et il m'a proposé de le photographier avec ses deux animaux. Aujourd'hui encore, je me dis que je n'aurais pas osé le lui demander.

Quelques jours plus tard, *Paris-Match* a publié le sujet. Une belle double… et un titre à l'ironie à peine dissimulée quant à l'amitié de l'homme politique pour les ânes. Catastrophé, j'ai appelé aussitôt l'attachée de presse de François Mitterrand. Elle m'a rassuré : ravi de la photo, il avait souri de la plaisanterie.
Par la suite, François Mitterrand a toujours manifesté une agréable courtoisie à mon égard, n'omettant jamais de venir me saluer au milieu de mes confrères lorsqu'il en avait l'occasion et le temps. Comme je n'étais pas parmi les photographes qui le suivaient le plus régulièrement, je m'étonnais d'entendre certains le considérer si cassant. Je l'ai compris quelques années plus tard lors d'un autre moment à Latche.
Nous déjeunions à l'abri d'un parasol avec Jean Glavany et François-Régis Bastide. Le président était très détendu. Son officier de sécurité s'est approché pour annoncer qu'une équipe du magazine allemand *Stern*, qui n'avait pas rendez-vous, souhaitait être reçue. François Mitterrand a changé de visage. En quelques mots secs et sur un ton qui ne laissait aucune place à la discussion, il a refusé. Ce jour-là, j'ai vu deux personnages, le chef de l'État, glacial et glaçant, et l'homme, attentif à ses amis, affable comme sait l'être un bourgeois de province, toujours assez enveloppant pour laisser place à sa force de séduction.



JACQUES PAVLOVSKY
Latche, 1975.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Latche, 1981.

PAUL SLADE
New York, novembre 1975.

Pages suivantes :
RICHARD MELLOUL
Creil, 20 septembre 1975.

RICHARD MELLOUL
Jérusalem, 1976.

Pages suivantes :
RICHARD MELLOUL
Jérusalem, 1976.

HENRI BUREAU
Château-Chinon, 1977.

Pages suivantes :
HENRI BUREAU
Château-Chinon, 1977.

Télé Star
ailleurs
l'étudiant
CINÉ magazine
FAITS DIVE
EXPRESS
1977
LES CHOIX DES FRANÇAIS
ICI
construction
ancienne
PICSOU MAGAZINE
ROI 77
l'économie
CINÉ magazine
Que Choisir?
le point

HENRI **BUREAU**

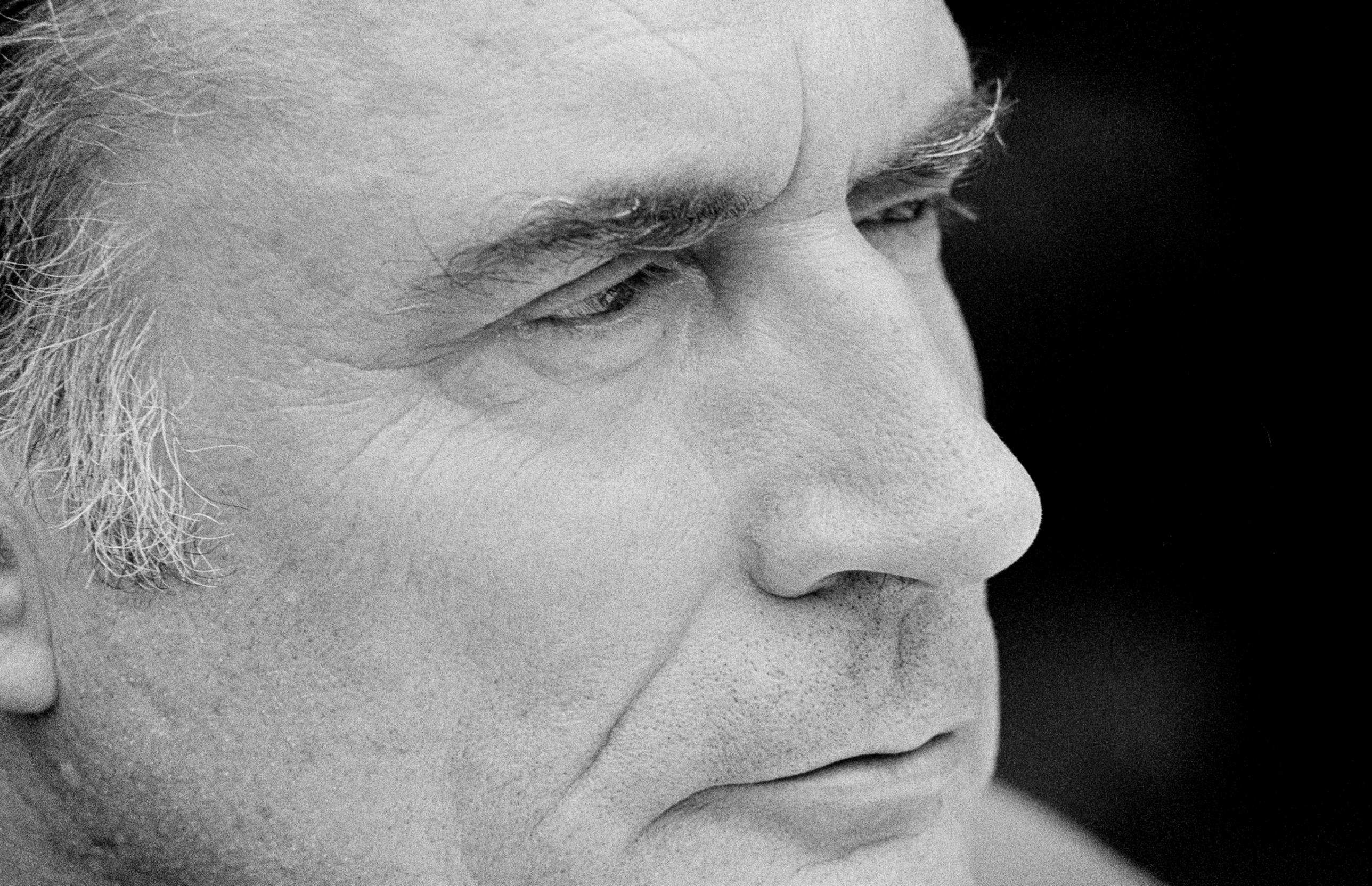
Comme j'avais su gagner la confiance de Georges Pompidou et de Jacques Chirac qui me permettait de les photographier en toute intimité, on m'a demandé de suivre François Mitterrand. Rendez-vous est pris pour une tournée dans la Nièvre, dans la perspective des élections législatives qui se tiendront en mars 1978. Nous nous retrouvons à son domicile, rue de Bièvre à Paris. Dans sa voiture, je me retrouve installé à l'avant à côté de son chauffeur. Le voyage me semble interminable. Mitterrand ne m'accorde aucune attention. Je suis mal à l'aise, le courant ne passe pas, et Mitterrand ne semble pas vouloir faire d'effort pour l'établir. Arrivé dans son fief nivernais, le candidat se dévoile et se montre plus volubile. Je suis impressionné par sa connaissance de son territoire : incollable sur les tarifs de l'eau de chaque commune de la circonscription, il se montre également être un fantastique guide touristique de l'architecture de la Nièvre. La tournée se termine, nous faisons une halte dans un café, Mitterrand commande à boire. Me vient à l'esprit ce qui me semble une évidence : personne n'élira quelqu'un qui boit du Vittel cassis ! Mitterrand sera réélu député de la 3e circonscription de la Nièvre pour la 5e fois l'année d'après. On ne peut pas toujours avoir du nez.

HENRI BUREAU
Sénat, Paris, 1977.

La liberté est une rupture.
Elle n'est pas une affaire de
courage mais d'amour.

RAYMOND DEPARDON
Latche, 1977.

Pages suivantes :
JACQUES PAVLOVSKY
Soustons, août 1977.



Il est arrivé un jour, il y a bien longtemps déjà, où j'ai compris que si l'on ne réunissait pas politiquement toutes les forces opprimées, exploitées par une politique d'injustice et d'inégalités au bénéfice des plus puissants, ce serait encore pour des années et des années que la majorité du peuple français serait tenue sous la botte des intérêts de quelques-uns. Alors j'ai tenté de donner une traduction politique à cette réalité sociale, et quelle force, quelle puissance ! Vous avez chassé des monarques dont certains étaient débonnaires, mais vous n'avez pas compris que le plus puissant d'entre eux continuait à vous narguer. L'argent, l'argent roi. A-t-il assez bâti de châteaux forts, de ponts-levis et de palais ? Mais personne ne les voyait, car tout le monde pensait en profiter. Et peu à peu, de maillon en maillon, le filet s'est refermé, filet d'or, filet de sang.

Non, nous n'avons pas conquis la liberté. Nous aurons beau écrire démocratie et tolérance, solidarité et fraternité, tout cela tombera en poussière si nous ne discernons pas, sous ces mots, l'ennemi qui nous guette. À l'international de l'argent correspond notre international. Moi aussi, dans les camps, j'ai été un esclave. Mais je ne suis pas tellement sûr de ne plus l'être. À l'international de l'argent correspond l'international des hommes, dont je suis, et qui rassemble des millions d'êtres enchaînés.

Le véritable ennemi, j'allais dire le seul, parce que tout passe par chez lui, le véritable ennemi si l'on est bien sur le terrain de la rupture initiale, des structures économiques, c'est celui qui tient les clés… C'est celui qui est installé sur ce terrain-là, c'est celui qu'il faut déloger… C'est le monopole ! Terme extensif pour signifier toutes les puissances de l'argent, l'argent qui corrompt, l'argent qui achète, l'argent qui écrase, l'argent qui tue, l'argent qui ruine, et l'argent qui pourrit jusqu'à la conscience des hommes. […]

Ne jamais oublier que l'homme d'aujourd'hui a pour première aspiration, perdu qu'il est dans le formidable bouleversement du siècle, de retrouver son identité. Il fera sauter les murs plutôt que d'étouffer.

RICHARD MELLOUL

Ce que j'ai ressenti à la seconde où je cadrais cette photo ? Dire que je m'en souviens précisément serait exagéré. Mais je peux trouver en moi la marque des émotions qui, au-delà de mon instinct de photographe, m'ont traversé à cet instant. Le plaisir d'avoir raconté la détermination solitaire de François Mitterrand dans sa marche en avant. La satisfaction d'avoir peut-être réussi une image différente de celles des autres photographes qui travaillaient en même temps que moi. L'anxiété, aussi, née du risque que le résultat ne soit pas conforme à ce dont mon regard s'était imprégné. L'ère numérique n'avait pas commencé, et pour les aspects techniques – cadrage, netteté, lumière – je n'ai été rassuré que le lendemain, lorsqu'au labo j'ai vu apparaître le premier tirage.

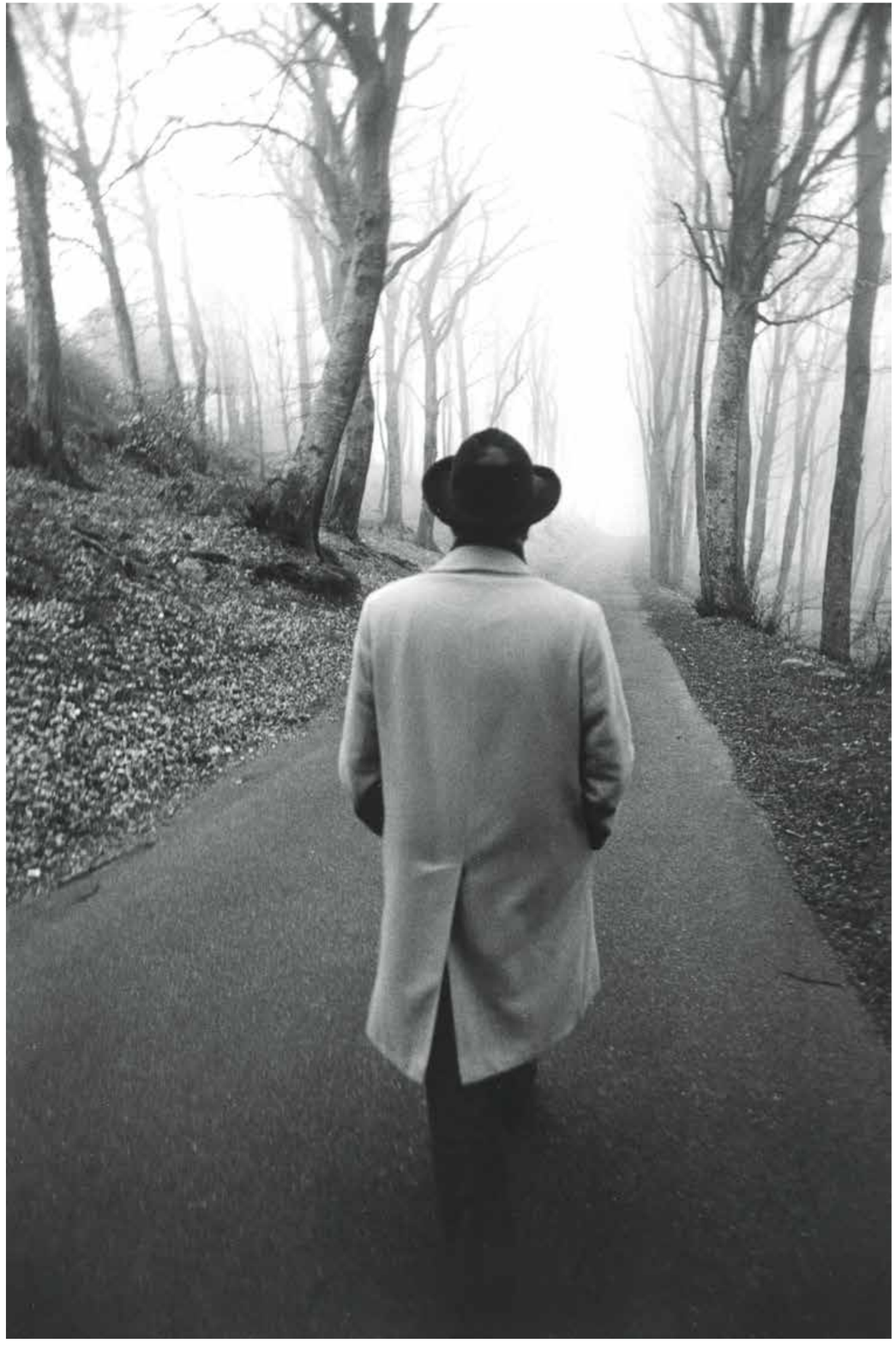
Cette photo, je l'ai faite un dimanche de mars 1978, jour d'élections législatives. François Mitterrand, candidat à sa propre succession pour la circonscription de la Nièvre, était venu voter à Château-Chinon. Après son passage à la mairie, il est parti marcher dans un bois près de la ville, accompagné de ses proches, Roger Hanin, Jacques Attali et quelques autres. Nous étions au moins une vingtaine de photographes à les suivre, ou plutôt à les précéder, entassés les uns contre les autres pour photographier de face François Mitterrand et son entourage progressant sur le petit chemin forestier. Après seulement quelques photos, j'ai eu envie de sortir de la facilité qu'offrait l'évidence.

Aidé de mes confrères, j'ai demandé à ses accompagnateurs de stopper et de laisser François Mitterrand avancer seul. Quelques clichés couleur pour assurer. Puis j'ai pris mon boîtier chargé en noir et blanc et j'ai fait deux photos sans flash, pour essayer. La stature de l'homme qui était devant moi, le destin qu'il se construisait, sa ténacité légendaire… Je savais que si je réussissais, le noir et blanc donnerait toute son intensité symbolique à l'image qui venait de se dessiner autour de François Mitterrand.

Quelques décennies de carrière plus tard, cette photo reste l'un des moteurs essentiels de la passion que je ressens toujours pour mon métier.

RICHARD MELLOUL
Château-Chinon, 1978.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Nevers, 1978.



La conquête des libertés sera toujours une bataille inachevée. Dans cette lutte, tout repos est une défaite.

Pages précédentes :
DIEGO GOLDBERG
Bretagne, 1978.

DAVID BURNETT
Vers Château-Chinon, 1978.

DIEGO GOLDBERG
Bretagne, 1978.

Pages suivantes :
GUY LE QUERREC
Paris, mars 1978.

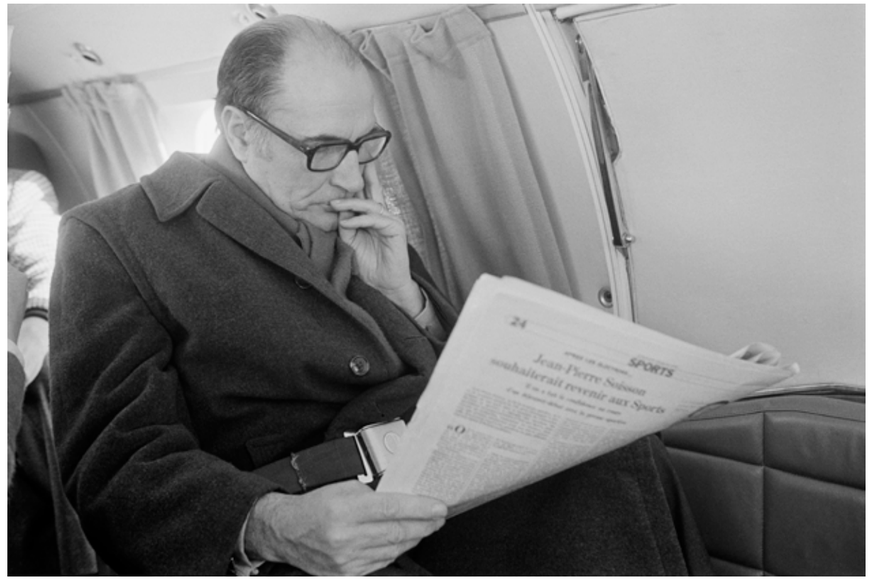
F-GAMA

DIEGO GOLDBERG
Bretagne, 1978.

Pages précédentes et suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Bretagne, 1978.

DIEGO GOLDBERG

Quand je suis entré dans le staff de l'agence Sygma, au milieu des années 1970, on m'a tout de suite demandé de suivre l'activité du parti socialiste. Comme François Mitterrand m'apercevait souvent lors de ces reportages, il m'a progressivement intégré dans le cercle des personnes qui lui convenaient. Cela a beaucoup joué pour qu'il accepte la proximité avec laquelle je souhaitais pouvoir travailler lorsqu'a commencé la campagne pour les élections législatives de 1978. Quand j'ai appris qu'il devait faire, accompagné de sa femme, un aller-retour avec un petit avion pour un meeting en Bretagne, j'ai proposé de voyager avec eux. Il a donné son accord, et nous nous sommes retrouvés tous les trois seuls dans l'étroite cabine de l'appareil. Je pourrais presque dire qu'il n'y avait qu'eux deux à bord, tant ils ont semblé m'oublier. Ce qui, pour moi qui cherchais constamment la plus grande discrétion possible, était une vraie satisfaction. J'ai toujours rêvé de pouvoir photographier aussi libre qu'une mouche qui, si on la laisse dans son coin, peut tout regarder. Confiants, détendus, Danielle et François Mitterrand m'ont autorisé à faire quelques photos de la profonde complicité qui les unissait. Ils m'ont à cet instant entrouvert la porte de leur intimité. C'était la première fois.



DIEGO GOLDBERG
Paris, 1978.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Bretagne, 1978.

DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 10 mai 1981.

Page ci-contre :
DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 10 mai 1981.

Le désordre est dans l'injustice. Là, le privilège et le luxe insolents, et de l'autre côté la grande masse des gens […] qui ont de la peine à joindre les deux bouts. On nous dit : c'est la crise. Bien entendu c'est la crise ! Et il est vrai que le monde occidental a quelques difficultés à s'adapter aux progrès de la science et de la technique, à faire que l'homme ne soit pas tout à fait écrasé, éliminé par la machine. Et pourtant, ne nous y trompons pas. […] On ne sortira pas de la crise en demandant les sacrifices toujours aux mêmes. Seul un élan national, la volonté de réveiller les énergies et de donner leur chance à tous, seul un formidable élan de solidarité nationale nous permettra de reprendre la route. (13 avril 1981)

Je cimenterai l'union nationale. Mais le moment est venu où les forces de la jeunesse, les forces du travail, dans lesquelles j'ai placé mon espoir, assumeront le pouvoir qui leur fut refusé si longtemps. Elles en sont dignes ; elles sont la réalité profonde de la France. La liberté les inspire, et la volonté de rebâtir un grand pays. (24 avril 1981)

En appeler à la peur, c'est battre en retraite. La peur c'est la méfiance envers soi-même, le doute dans les possibilités de la France. Rassembler et unir, c'est chercher au contraire à rétablir la confiance en les chances de la France. […] La confiance c'est l'appel à l'enthousiasme, à la générosité de notre peuple, […] pour peu qu'on lui parle le langage du courage et de la vérité. […] Parce que j'ai foi dans les capacités de notre pays, je ferai appel à toutes les bonnes volontés, à la seule condition que l'intérêt général prime sur les intérêts des privilèges de la fortune et du pouvoir. (3 mai 1981)

Comment redonner à notre peuple ardeur et ferveur, et donc goût d'entreprendre et de vaincre la crise, s'il n'y a pas inversion du système de valeurs et substitution d'une politique fondée sur le respect de l'homme à une politique centrée sur le profit d'un petit groupe ? Le socialisme de la liberté est avant toute chose un projet culturel. Je propose aux Français d'être avec moi les inventeurs […] d'un art de vivre, bref d'un modèle français de civilisation. (2 mai 1981)

Je vois très vite celui qui sait
sourire simplement
parce qu'il est humain
et celui qui porte en lui la haine.

DIEGO GOLDBERG
Paris , 1981.

Pages suivantes :
GILBERT UZAN
Metz, 1979.

PASCAL ROSTAIN

La première fois que j'ai photographié François Mitterrand, c'était en 1981, juste avant le débat avec Valéry Giscard d'Estaing. Nous étions une douzaine de photographes à l'attendre devant son appartement de la rue de Bièvre. Son chauffeur Pierrot est venu vers nous, affirmant qu'il avait déjà rejoint le studio de télévision. Tout le monde est parti. Je suis resté en planque un peu à l'écart. François Mitterrand est sorti quelques minutes plus tard, pour une rapide promenade dans son quartier. Sur le pont, j'ai fait deux ou trois photos de dos. Puis j'ai compris que ses gardes du corps allaient m'éjecter. Je me suis approché de lui, et j'ai eu le temps de lui dire : « Je suis un photographe débutant, accepteriez-vous que je puisse faire quelques portraits ? » Il s'est prêté au jeu très simplement. Mais ces photos n'étaient pas excellentes, en tous cas moins intéressantes que la première de dos. C'est elle qui a fait toutes les parutions. Je trouve aujourd'hui qu'elle garde sa force : elle aide à percevoir la solitude tranquille qui émanait de François Mitterrand, à ce moment comme à tant d'autres.

Pages précédentes :
PASCAL ROSTAIN
Paris, quais de Seine.

Page ci-contre :
GÉRARD RANCINAN
Paris, 1980.

Pages suivantes :
GÉRARD RANCINAN
Paris, 1980.

PASCAL ROSTAIN
Souston, 1980

WILLIAM KAREL
Jérusalem, 1980.

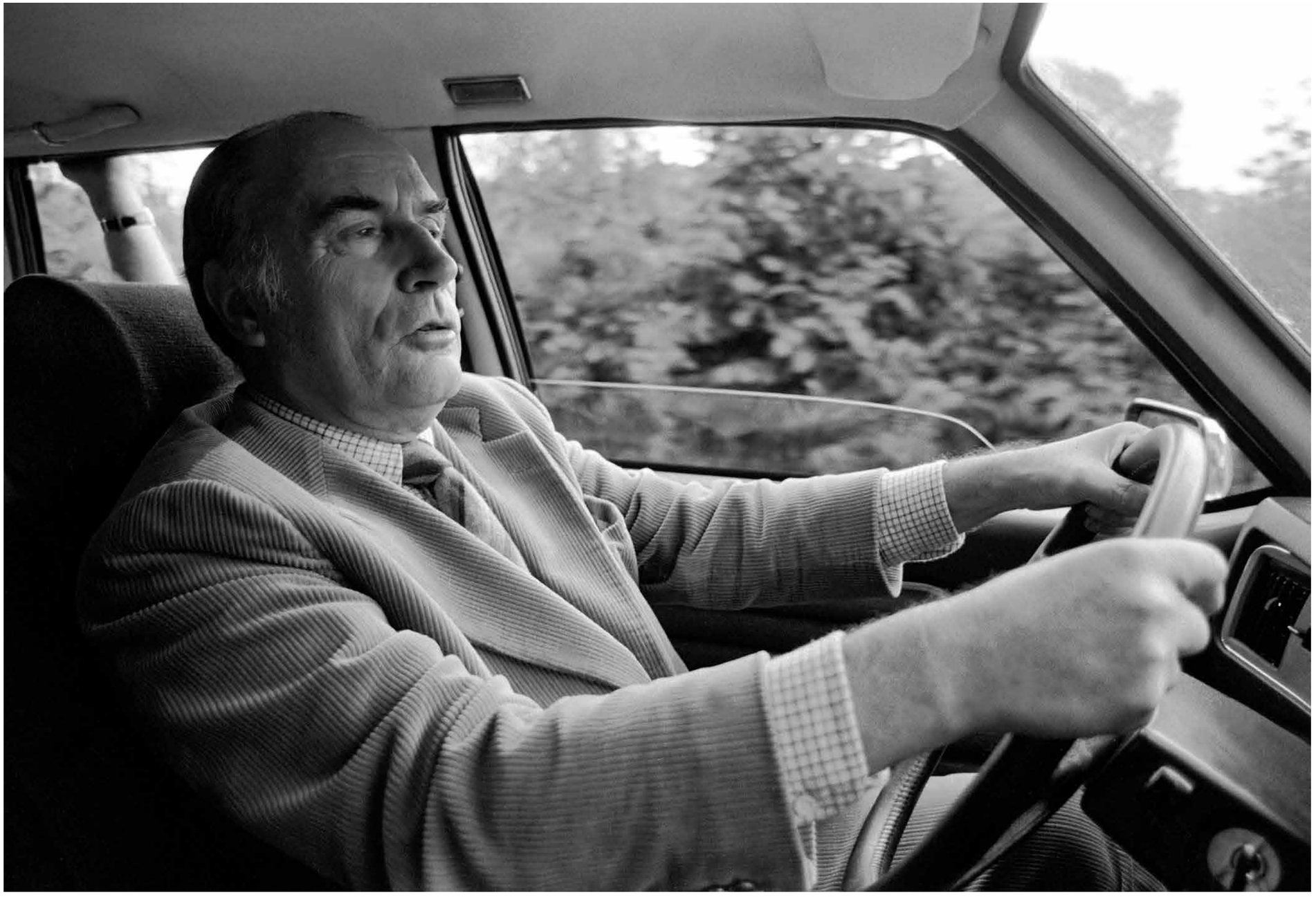
WILLIAM KAREL

Je me trouvais à Jérusalem pour un travail sur la Knesset qui, je dois l'avouer, ne me passionnait guère. En apprenant que François Mitterrand était de passage en Israël, je me suis dit qu'un reportage avec lui pouvait constituer une parenthèse revigorante au milieu de mon enquête plutôt morne sur la vie parlementaire israélienne. La perspective m'intéressait d'autant plus que l'on approchait des élections présidentielles de 1981, et qu'il apparaissait de plus en plus probable qu'il puisse les emporter.

Il a accepté très facilement un rendez-vous car, en dehors des entretiens organisés avec les leaders du pays, son emploi du temps restait assez libre. La communication s'est établie de manière très directe. Curieusement, il était seul, sans le groupe de ses très proches conseillers qui d'habitude l'escortaient de près. J'ai eu une chance de plus : il connaissait mal Jérusalem.

Quand je lui ai proposé de lui servir de guide, il a saisi l'occasion avec la simplicité d'un touriste rassuré… Chaque étape l'intéressait, mais sans jamais parvenir à l'arracher à son souci du jour : les médias français venaient d'annoncer que Coluche avait franchi la barre des 10 % d'intentions de vote. Seule l'atmosphère si impressionnante du Mur des Lamentations a semblé calmer son agacement. François Mitterrand s'est figé, son regard comme lancé très au-delà du Mur lui-même. Rarement j'ai ressenti chez quelqu'un une telle intensité de recueillement. Pendant quelques minutes, il resta inaccessible.

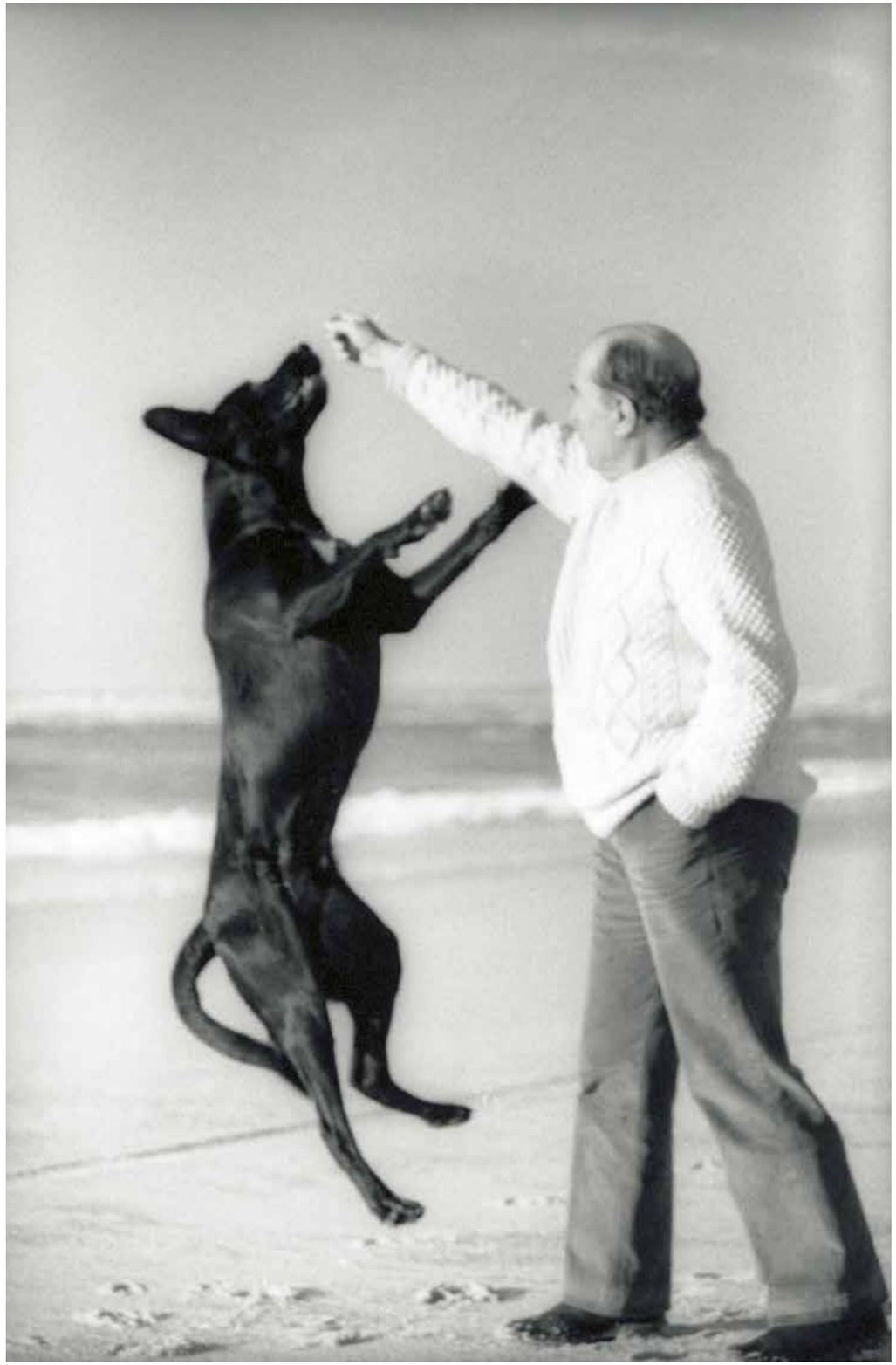
Puis nous nous sommes éloignés, et le sujet Coluche a repris le dessus. Le candidat Mitterrand voyait bien que la percée du clown risquait de freiner l'élan fabriqué par son début de campagne. Mais l'homme politique ne comprenait pas ce qui pouvait, chez Coluche, susciter l'intérêt de l'opinion. C'était pour lui un insondable mystère sur lequel il ne cessait de me questionner. Le soir même, il était invité au 20 heures de la télévision d'État, et il cherchait la juste réponse si la question venait sur le tapis. Ce jour-là, j'ai mieux compris à quel point l'irrationnel pouvait mettre à mal les esprits les mieux constitués quand il s'introduisait dans le champ du possible.



GILBERT UZAN
Château-Chinon, 1980.

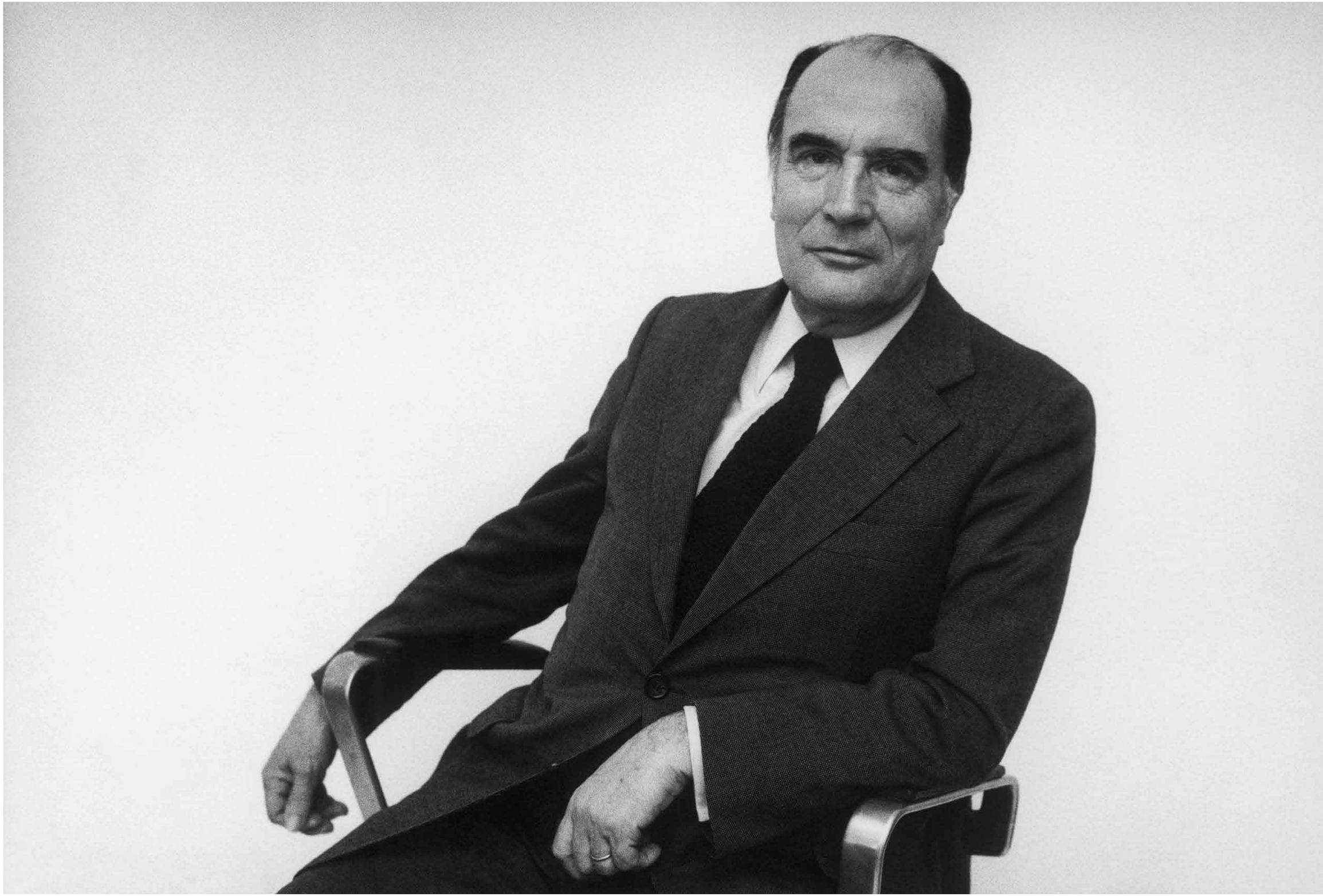
Pages précédentes :
CLAUDE AZOULAY
Lac de Soustons, 1980.

Je fais toujours confiance à ceux que j'ai choisis. Je me méfie toujours avant de les choisir.



CLAUDE AZOULAY
Plage de Soustons, 1980.

Il n'y aura pas de création sans cette suprême audace : croire en nous.
Je respecterai toutes les chances d'unir ce grand pays, le nôtre, autour d'ambitions à son niveau, et d'entraîner sa jeunesse et ses forces de création vers les seules conquêtes, celles de la vie et de la connaissance, qui justifient la condition de l'être humain.
Rien ne sera facile, je ne promets rien d'autre que le courage, la continuité de l'effort et la volonté de gagner.
Le courage consiste à ne jamais désespérer et de savoir non seulement que ce monde aspire à être changé, et changé par nous, « ici et maintenant », mais que de toute manière, et par son propre élan, il changera ! Qu'il change en bien, qu'il change en mieux, que change la vie, c'est notre affaire ! […]
Pour beaucoup de femmes et d'hommes, le travail signifie peine, souffrance, humiliation. Et pourtant, qui en cette période de chômage ne s'inquiète de le perdre ? […] En vérité, le combat pour le droit effectif à l'emploi et le combat pour la transformation des conditions de travail sont un seul et même combat. Les larmes de crocodile de ceux qui plaident pour une humanisation du travail, sans jamais au demeurant l'entreprendre, m'indignent. Les dissertations pour dames du monde sur les bienfaits du travail ne sont plus tolérables dans la bouche de ceux qui privent les travailleurs de leur première dignité : servir la communauté nationale par l'exercice d'une activité de production.
Ennoblissement ou servitude ? Le choix serait-il seulement entre l'aristocratie et l'esclavage ? En vérité, la fonction du travail se situe ailleurs. Le travail est indissolublement lié au génie même de l'être humain. Il est transformation du monde, recréation des idées, découverte des mystères de l'univers. Le travail est un acte naturel : la contribution de chacun à l'avancée des hommes. Comme tel, il pourrait être source de joie et de plénitude. Je m'emploierai de toutes mes forces à redonner au travail sa signification originale d'acte de création.



RAYMOND DEPARDON
Paris, 1980.

Pages suivantes :
MICHEL PHILIPPOT
Chine, 11 février 1981.

MICHEL PHILIPPOT
Chine, 11 février 1981.

Pages précédentes :
MICHEL PHILIPPOT
Chine, 11 février 1981.

MICHEL PHILIPPOT

François Mitterrand était en Chine au titre de premier secrétaire du parti socialiste. Mais l'accueil réservé par ses hôtes chinois était plutôt celui d'un chef d'État. Est-ce cela qui, à seulement trois mois des élections de 1981, stimulait sa confiance ? Est-ce simplement la conviction qui l'imprégnait de devoir bientôt incarner l'alternance ? Toujours est-il qu'émanait de lui une sérénité qui me sembla nouvelle, comme si déjà il laissait place à l'idée qu'il se faisait du rôle de président de la République.

Tout le voyage se passa dans une ambiance inhabituellement détendue. Pourtant, sans que je sache bien pourquoi, j'ai toujours senti qu'il ne m'appréciait guère, ce qui d'ailleurs ne me perturbait pas plus que cela. Je me suis toujours refusé à l'exercice de la connivence avec les politiques. Mais cette fois, sans se départir de la distance à laquelle il tenait toujours ceux qui n'étaient pas ses proches, il se montra plus avenant. C'est lui qui, pendant la pause touristique, décida de venir poser sa main sur la tête du cheval qu'avait choisi Lionel Jospin pour s'asseoir.

Le seul incident se déroula un peu plus tard, lorsque nous étions sur la Muraille de Chine. Jean Claude Francolon, de l'agence Gamma, et moi-même avons demandé à François Mitterrand de sortir quelques instants de la délégation pour pouvoir le photographier seul face au panorama. Pour accéder à l'endroit que nous avions repéré, il fallait grimper une pente assez raide. Après quelques pas, François Mitterrand est devenu livide, pris d'un malaise soudain et violent. Nous nous sommes approchés pour l'aider. Il nous a congédiés très sèchement, appelant auprès de lui le docteur Gubler. Quelques années plus tard, lorsque fut révélée sa maladie, j'ai pensé qu'elle avait sans doute frappé une première fois ce jour-là.

Je me souviens aussi du dîner au cours duquel pour répondre aux nombreux toasts des Chinois, François Mitterrand osa, avec une gourmandise évidente, une improvisation magnifique, superposant les aventures des dragons locaux à celles des animaux de nos fables.

DIEGO GOLDBERG
Plage de Soustons, 1981.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Plage de Soustons, 1981.

DIEGO GOLDBERG
Plage de Soustons, 1981.

DIEGO GOLDBERG

François Mitterrand est seul le long de l'Océan. Droit, dans une attitude où tout est simplicité, il fixe l'horizon comme pour questionner l'avenir en même temps qu'il s'interroge sur lui-même. Il fait face. J'ai fait ce jour-là celle de mes photos qui, à mon sens, résume le mieux l'homme qu'il était.

Pourtant, ce dimanche, juste une semaine avant le premier tour des élections présidentielles de 1981, avait commencé sous des auspices plutôt médiocres à mon goût. J'avais obtenu de venir faire des photos à Latche et j'étais invité à déjeuner. Nous étions quatre à table : Danielle et François Mitterrand, une journaliste et moi.

À la fin du repas, notre hôte a annoncé qu'il souhaitait marcher en forêt. Il s'éloignait doucement, la journaliste à ses côtés, et je marchais derrière eux, quand d'un regard il me fit comprendre que je n'étais pas le bienvenu pour cette promenade.

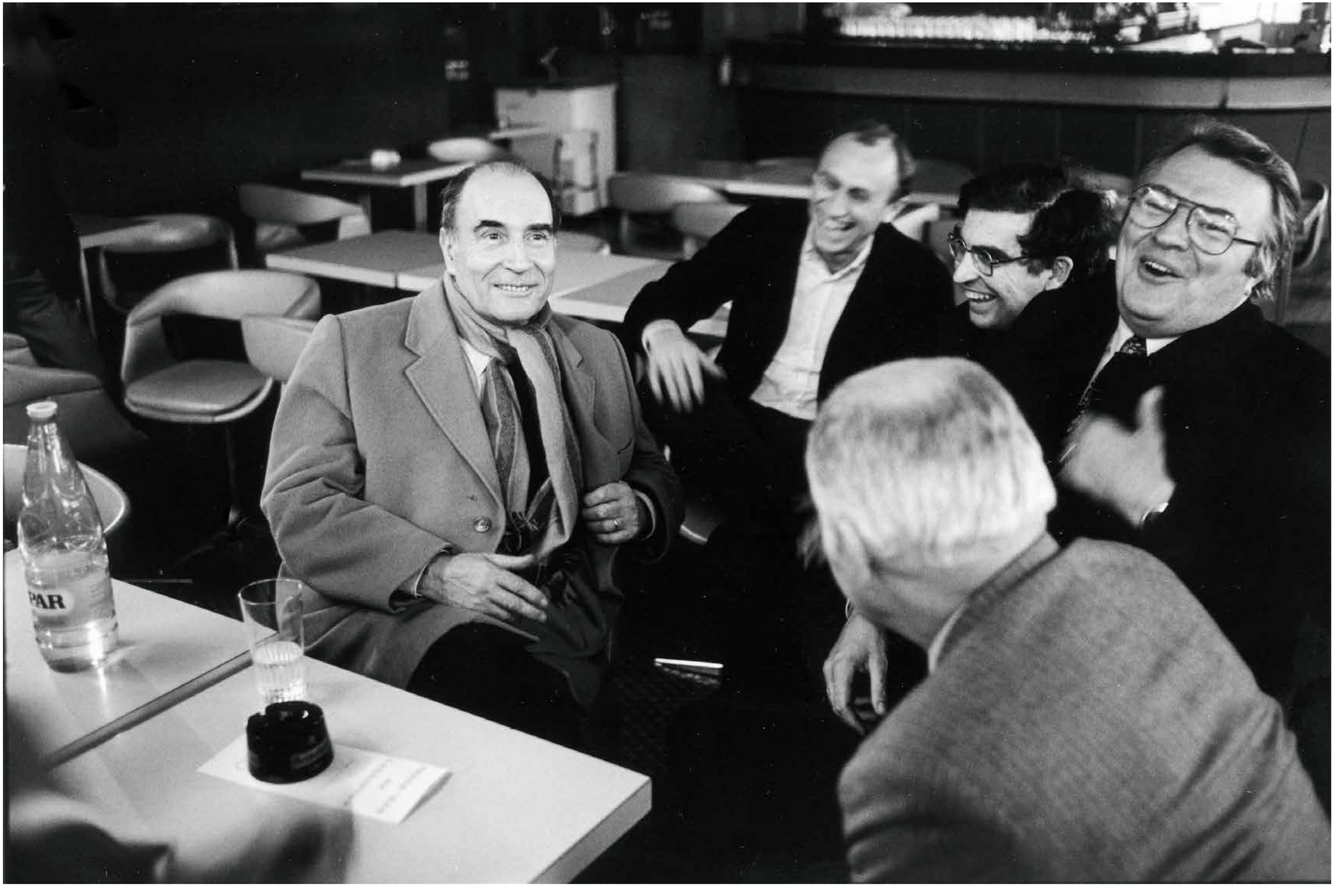
Me voilà sur la terrasse de la bergerie, sans rien à faire et, je l'avoue, franchement de mauvaise humeur. Je n'avais pas encore une seule photo. Rien de grave en soi. Depuis que j'avais la possibilité d'approcher plus régulièrement François Mitterrand, j'évitais de photographier tout le temps, préférant choisir l'occasion de le surprendre ou une situation vraiment forte. Mais là je ne voyais pas quand j'allais pouvoir travailler.

Je devais avoir le visage si fermé que Danielle Mitterrand, qui en bien d'autres circonstances a toujours fait le plus possible pour m'aider, s'en est inquiétée. J'ai pu lui confier mon souci de repartir sans photo, et quand un peu plus tard, François Mitterrand est revenu seul au volant de sa voiture, elle a dû lui en parler, car il m'a fait signe de le rejoindre. « Montez avec moi, je dois aller acheter du foin pour les ânes ». Nous voilà partis sur une petite route parallèle à la mer. À un moment, il a stoppé la voiture : « Attendez-moi, je reviens ». J'ai patienté une heure sans voir personne. À son retour, il m'a simplement dit : « Et maintenant, que voulez-vous faire ? » Sans doute avais-je correctement répondu à l'épreuve du temps…

Je lui ai proposé une balade sur la plage. Nous y étions quelques minutes plus tard. Je suis resté à distance, pour qu'il se sente libre. Dans le paysage désert des rives atlantiques, François Mitterrand a commencé à jouer avec Nil, le labrador qu'il aimait tant. Lui, le candidat président, se laissait aller à la joie simple d'un homme ordinaire. Puis il a recommencé à marcher lentement. Sans que je lui dise quoi que ce soit, il s'est approché du calme de la mer. Et il s'est immobilisé en se tournant vers l'horizon.

Au retour, il m'a posé quelques questions sur l'Argentine, mon pays natal. C'est l'une des très rares occasions où nous ayons échangé quelques mots.

DIEGO GOLDBERG
Latche, 1981.


PAR

DIEGO GOLDBERG

Dans mon travail sur le parti socialiste et la vie du leader qu'il s'était choisi en la personne de François Mitterrand, je n'aimais pas beaucoup les meetings. Il se passait toujours la même chose. François Mitterrand captait l'attention de la salle, il enthousiasmait ses partisans par la force de son verbe, la foule clamait quelques slogans convaincus, puis elle se calmait, et c'était fini. À photographier, ce n'était pas passionnant, déjà vu et revu. J'en profitais pour essayer de construire des photos moins convenues, en utilisant la lumière du lieu ou l'architecture du décor. C'était plaisant de montrer, avec des images finalement simples, que François Mitterrand, dans la suite des hommes d'État qui ont marqué l'Histoire, était un exceptionnel tribun.

DIEGO GOLDBERG
Bordeaux, 1981.

Pages précédentes :
DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 1981.

DAVID BURNETT
Avril 1981.

MICHEL PHILIPPOT
Vers Marseille, 29 octobre 1980.

CLAUDE AZOULAY
Entre Paris et Sarajevo, 28 juin 1992.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
3 avril 1981.

Dans F. Magazine
les femmes
disent ce qu'elles veulent
Dans F. Magazine
les candidats leur répondent

LE MATIN

Belgique : vers
une nouvelle coalition
gouvernementale

DÉFI AU CRÉDIT.

PARIS / ILE-DE-FRANCE

Propositions pour la relance
de la construction

Dialogue
avec nos lecteurs

masculin

Les couturiers dans la compétition

CAMPARI

JEFF SAYRE

100 % NEUF

Pour être
en forme

Un bourg du Charolais
à l'heure de l'élection

« Si les communistes marchent
avec les socialistes... »

les nouvelles

Y A-T-IL
UN SCANDALE
DE LA
TÉLÉVISION?

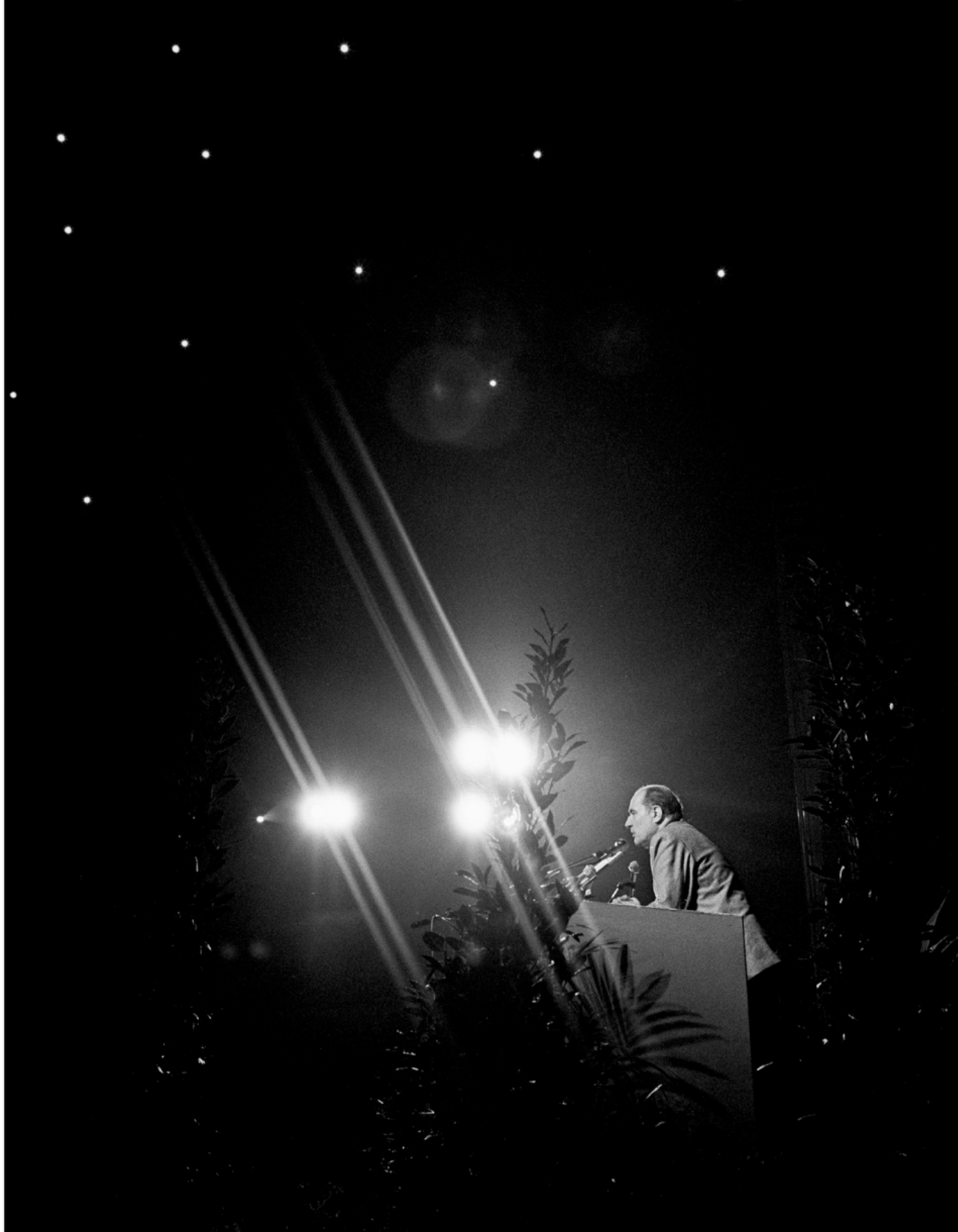
LA MISÈRE
A LA FRANÇAISE

POLITIQUE

Giscard veut un face-à-face
Giscard et Mitterrand

Une politique qui se borne à brasser des rêves les trompe tous. Une politique qui les ignore se trompe sur la nature de ceux qu'elle prétend conduire.

DIEGO GOLDBERG
Lyon, 1981.



DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, avril 1981.

GÉRARD RANCINAN
Château-Chinon, 1981.

DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 10 mai 1981.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 10 mai 1981.

Que serait le socialisme s'il ne prenait parti pour la victoire des forces de la raison et du cœur sur l'ignorance et l'insensibilité ?
Dans la vie des peuples, aussi bien que dans la vie des individus, tout recul est une bataille perdue. Un recul stratégique masque toujours une défaite ; et les explications tendant à diminuer la faute, à définir les causes, à rejeter les responsabilités ne changent rien à ce fait que l'homme dès sa première chute prononce sa propre condamnation. Qu'est-ce que la pureté si, une fois, elle défaille ? Qu'est-ce que la volonté si elle plie ? Qu'est-ce que la liberté si elle cède ? Sans doute, il y a possibilité de rachat ou de revanche, mais le sang et l'angoisse en servent de monnaie.
Nous allons au-devant de l'histoire sans crainte et sans orgueil afin de préparer l'évolution de notre société et de donner à notre peuple les armes de sa victoire contre les forces d'oppression, de régression et de misère. Nous ne voulons pas détruire mais construire, nous ne voulons pas niveler les valeurs existantes mais niveler le niveau de notre communauté pour qu'elle soit d'abord en mesure de survivre, ensuite d'apporter au monde les ressources de son génie.
La défense du droit est toujours immédiate. C'est ce soir, demain matin, qu'un seul d'entre nous peut se trouver frappé, broyé par la machine. Je veux éveiller la conscience publique. N'est-ce pas le devoir historique de la gauche ? Éveiller. Tenir en éveil. Et que les citoyens veillent sur la cité. Ils veilleront ainsi sur eux-mêmes.
Une fois que les citoyens se seront prononcés pour cette autre politique, alors tous les Français – quelles que soient leurs convictions – auront à cœur de travailler pour le redressement national. C'est cela le civisme, c'est cela le patriotisme. […] En démocratie il est plus efficace et plus satisfaisant de changer la société par contrat que par décret. Ainsi, chacun se trouvera devant ses responsabilités.
C'est une démocratisation poussée dans tous les domaines qui fera progressivement de chacun l'auteur de sa propre vie, le participant actif à l'élaboration du destin national.

RICHARD MELLOUL

En 1981, l'agence Sygma m'avait demandé de suivre la campagne de Valéry Giscard d'Estaing. Le soir du 10 mai, une dernière photo, à Chanonat, au moment où se refermaient les grilles du château du président battu, le retour à Paris en hélico, et vers 22 heures, je tournais dans les bureaux de l'agence en demandant quelles photos faire de la suite de cette journée historique.

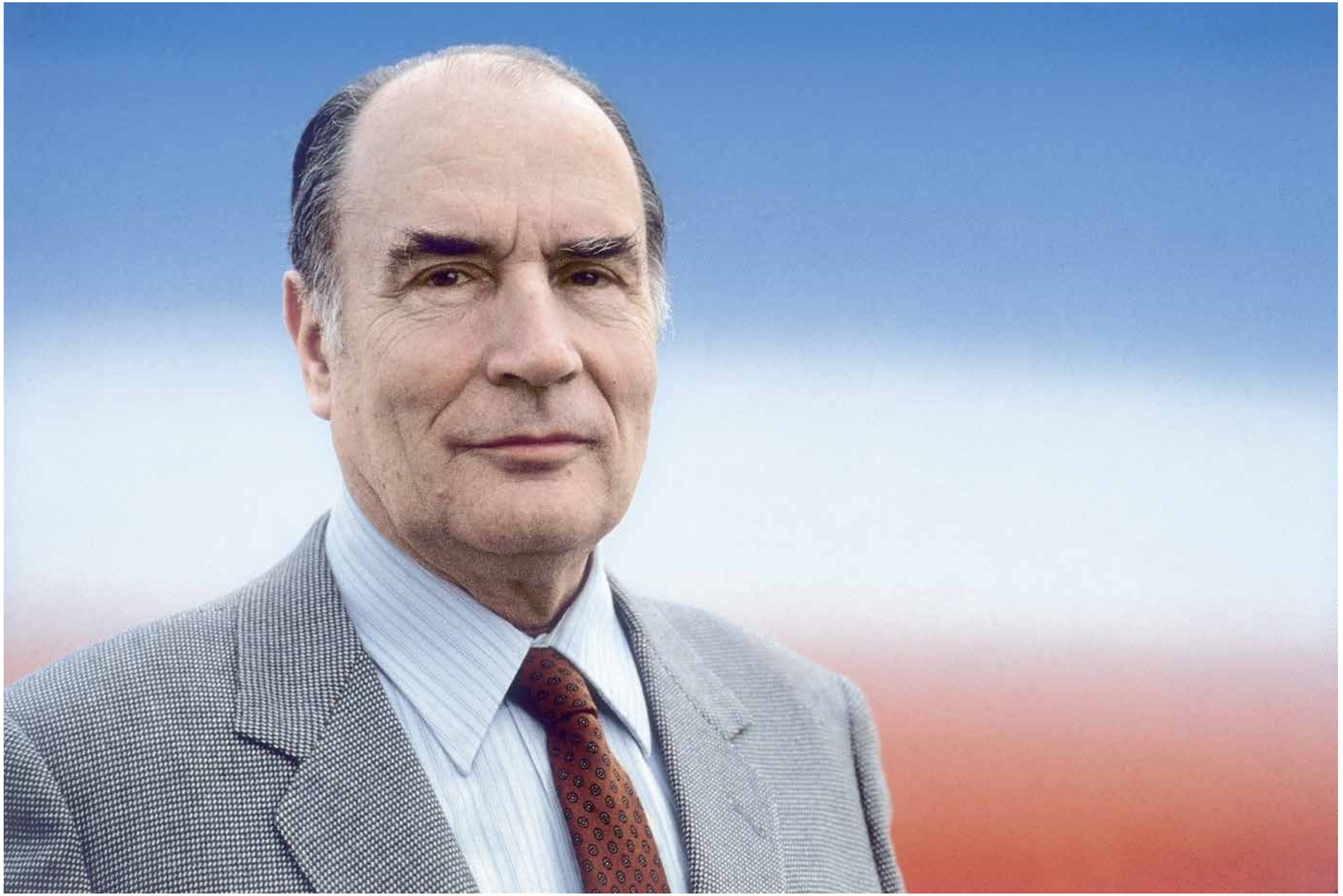
Henri Bureau, qui avait rangé ses appareils photo pour devenir rédacteur en chef du département News, m'a répondu : « En rentrant de Château-Chinon, la voiture de François Mitterrand va passer par le péage de Fleury. Je prends ma moto. Allons-y ! » Nous venions d'arriver lorsque nous avons vu le péage comme transpercé par le cortège des voitures. Éblouissement des phares dans la nuit noire et trombes d'eau déversées sur l'autoroute par l'orage : impossible de savoir dans quelle voiture le nouveau président fonçait vers Paris et la foule qui l'attendait à la Bastille. Roulant à une vitesse plutôt déraisonnable dans les gerbes de pluie, Henri a réussi à rattraper le cortège. Moment fou, d'autant que je n'avais pas de casque… D'une main, je m'accrochais à Henri, et de l'autre, je tenais mon boîtier à bout de bras, déclenchant mon flash pour essayer de voir qui se trouvait dans la voiture. Sur la banquette arrière de l'une d'elles, j'ai aperçu Diego Goldberg, Alain Mingam et Sebastiao Salgado.

Nos copains photographes nous ont fait signe que le président était devant. Henri a accéléré encore. Et à un moment, je l'ai enfin vu. François Mitterrand était assis à côté de Pierre Toulier, son chauffeur. Il gardait le regard fixé vers l'avant. Inquiétude du danger ou volonté de ne pas se prêter à une photo qu'il ne souhaitait pas, il était à l'évidence bien décidé à ne pas se tourner vers nous. Derrière lui, Danielle Mitterrand semblait inquiète de la manière dont nous roulions sous le déluge à quelques dizaines de centimètres de la Renault 20. Je lui faisais signe de lever le pouce en signe de victoire. Elle a fini par accepter en souriant.

J'ai toujours pensé qu'avec son sens de la compassion, elle l'avait fait pour mettre fin aux risques que nous prenions. Henri et moi, nous étions conscients d'être allés bien au-delà des limites. Sans le moindre regret. Ce jour-là, plus encore que d'habitude, nous trouvions un plaisir énorme à satisfaire l'idée que nous nous faisions de notre métier, le photojournalisme.

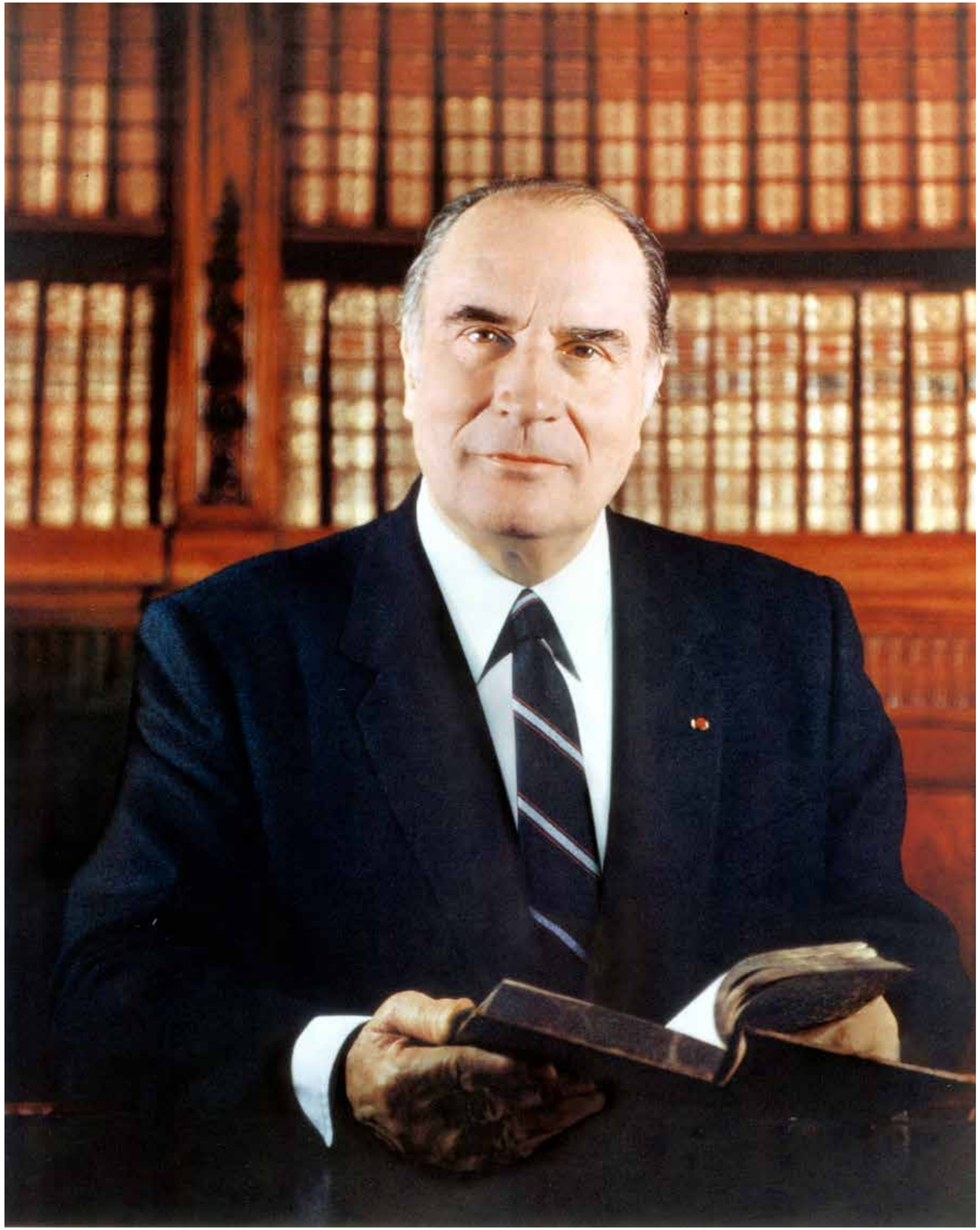
RICHARD MELLOUL
Paris, 10 mai 1981.

Pages suivantes :
RICHARD MELLOUL
Paris, 10 mai 1981.



ELLIOTT ERWITT
Paris, 1981.

C’est toujours une aventure de déléguer son pouvoir à un homme.



GISÈLE FREUND
Paris, 1981.

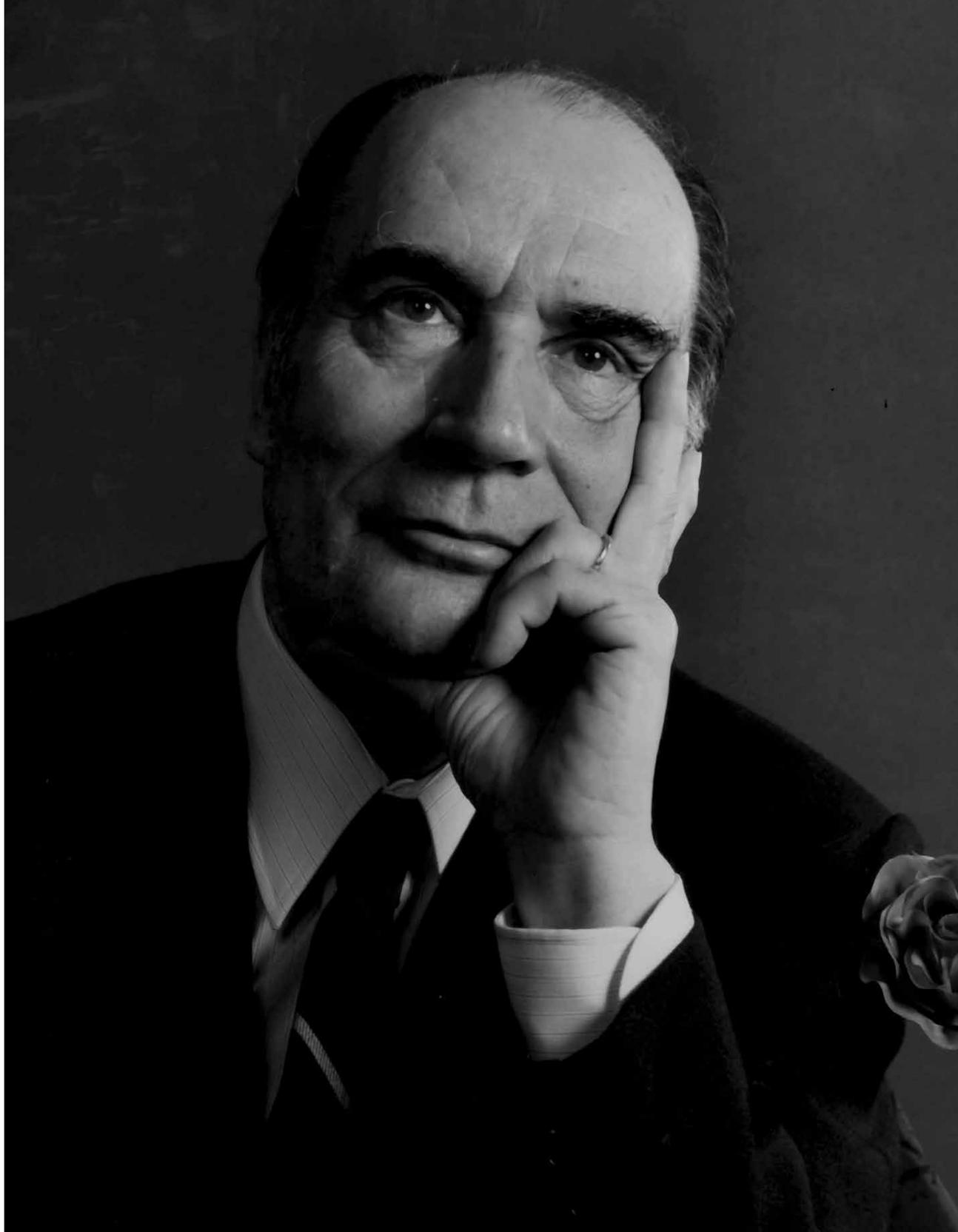
DIEGO GOLDBERG

J'ai été marqué par la disparition tragique de François de Grossouvre. Entre lui et moi s'était développée une relation sympathique. Je le connaissais un peu. Nous parlions souvent ensemble. Il me donnait l'impression d'être vraiment d'un autre âge. Je me souviens avoir fait cette photo simplement parce que je trouvais la situation cocasse, et sans y voir une symbolique particulière du rôle très complexe qu'il jouait auprès de François Mitterrand.

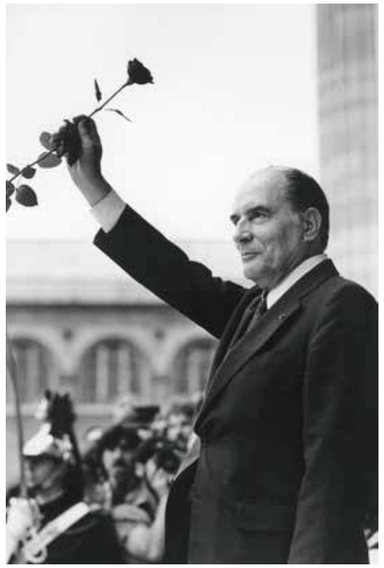
DIEGO GOLDBERG
Mars 1981.

Pages précédentes :
DIEGO GOLDBERG
Mars 1981.

Un citoyen n'est libre que responsable.



YOUSUF KARSH
Paris, 1981.



DIEGO GOLDBERG
Paris, 21 mai 1981.

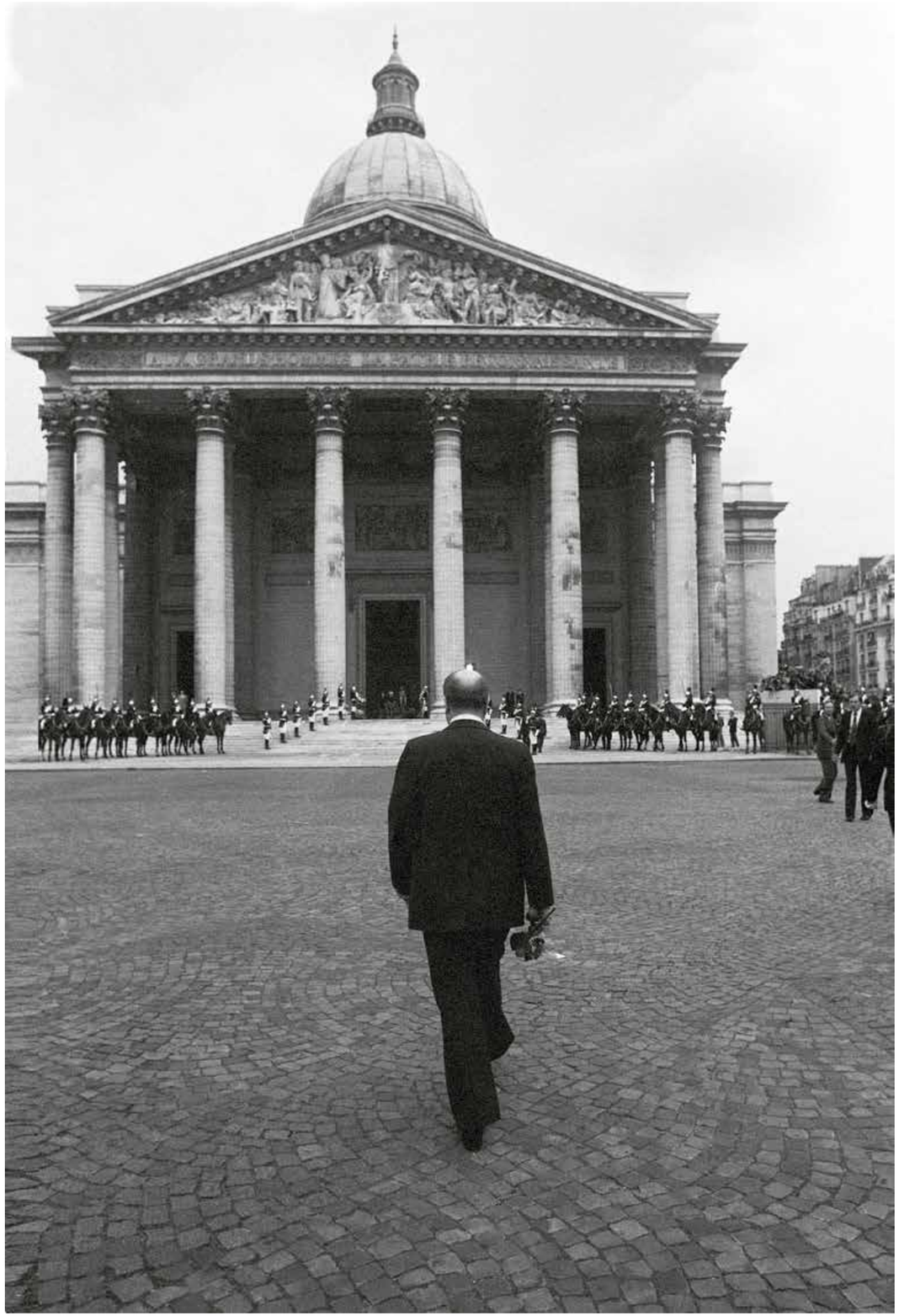
JOURNAL DE FRANCE 3
Paris, 21 mai 1981.

JEAN GABRIEL BARTHÉLEMY

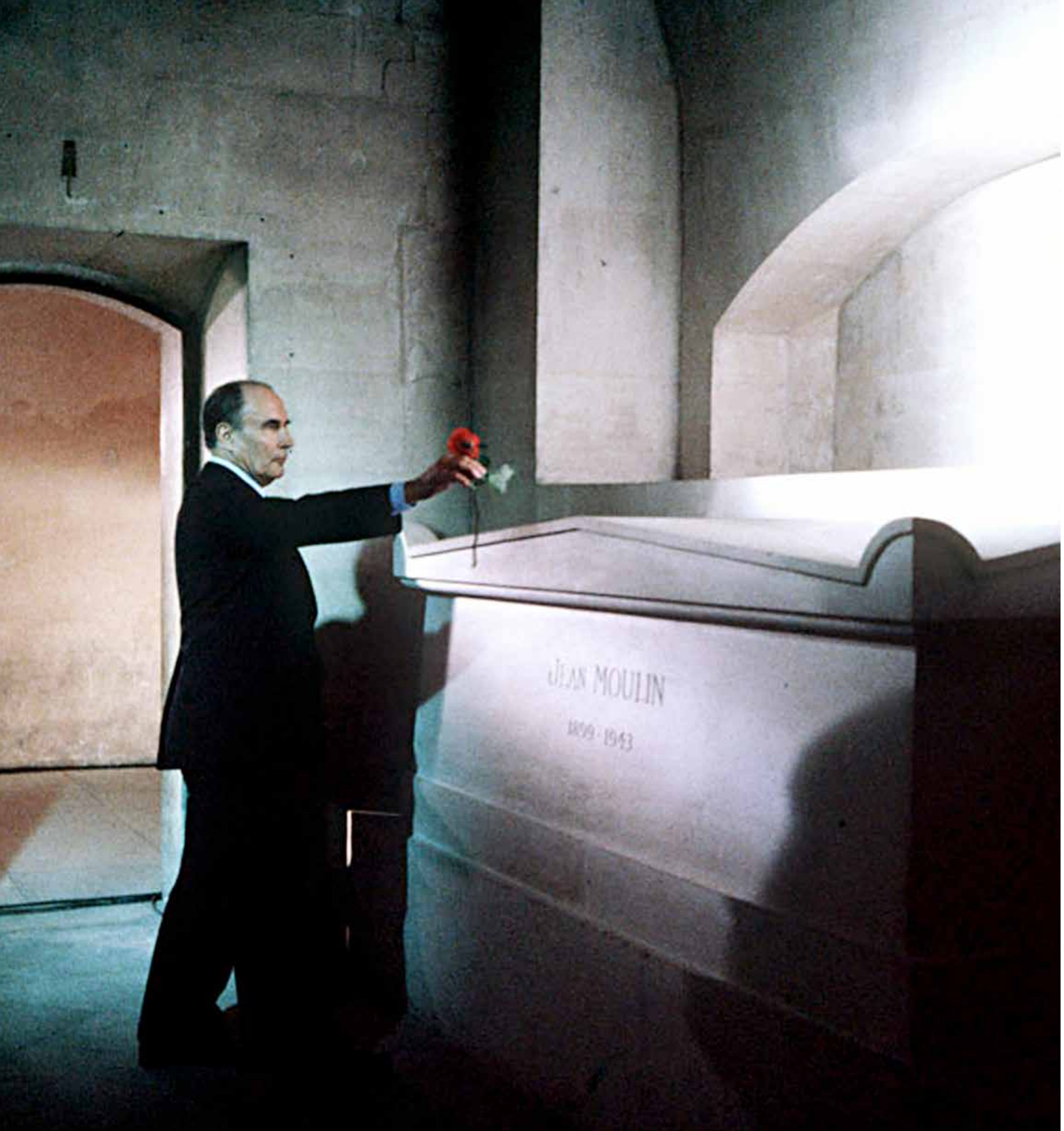
Pour l'investiture de François Mitterrand, je ne faisais partie d'aucun pool officiel. J'aimais d'ailleurs autant. Mon apprentissage dans le métier, je l'ai fait comme paparazzi, et j'ai toujours préféré me trouver là où les autres photographes ne sont pas. J'attendais donc le président rue Soufflot, alors que mes confrères étaient postés sur deux tribunes à l'entrée de l'esplanade devant l'entrée du Panthéon. Je n'avais pas imaginé la liesse phénoménale qui s'était emparée des milliers de gens venus fêter le premier homme de gauche élu président de la Vᵉ République. Je n'avais jamais vu un tel bain de foule, et je n'en ai plus vu depuis. Pour pouvoir faire mes photos en restant stable quelques secondes, j'ai tenté de caler mes deux pieds au sol. La poussée qui m'a emporté a aussi arraché les semelles de mes mocassins ! Dans une indescriptible pagaille, j'ai quand même pu rester à proximité du président alors qu'il progressait vers le Panthéon. En arrivant devant l'esplanade, j'ai profité de ce que le service d'ordre était totalement débordé pour passer un premier cordon de sécurité. Je n'étais pas accrédité pour rester dans l'espèce de no man's land prévu entre la ligne à partir de laquelle la foule était contenue et le début de l'esplanade. Mais, dans la confusion, personne ne s'est préoccupé de moi.

Quand j'ai vu François Mitterrand s'avancer seul vers le Panthéon, l'image m'est apparue tellement belle qu'il m'était impossible de ne pas foncer pour la faire. Je me suis glissé entre deux personnes qui n'ont pas eu le temps de réagir, et je me suis approché du président. À moins d'un mètre de lui, j'ai fait quelques images au grand-angle. Cadrage, mise au point, réglage, tout cela en manuel en une fraction de seconde, merci à mes réflexes de paparazzi.

Je me souviens que François Mitterrand est resté imperturbable dans sa lente marche pendant le court instant où j'ai pu travailler. Puis je me souviens de l'intervention des gardes du corps, et surtout de l'engueulade de mes confrères qui n'avaient pas pu photographier puisque j'étais dans le champ ! Le temps de recharger un boîtier, et j'ai tenté de foncer à nouveau à travers l'esplanade, mais cette fois, j'ai été stoppé avant de pouvoir déclencher. Qu'importe. De ce moment extraordinairement fort, je venais de réussir l'image la plus forte.



JEAN-GABRIEL BARTHÉLEMY
Paris, 21 mai 1981.



PASCAL ROSTAIN

Je ne suis pas le meilleur des photographes. Pour me démarquer, je dois aller là où les autres ne vont pas. C'est ma manière d'agir depuis toujours. C'est celle que j'ai choisie le 21 mai 1981, jour de l'investiture de François Mitterrand. Tout allait se jouer au Panthéon, submergé de confrères. J'ai osé ce qui, évidemment, était interdit et paraissait impossible : entrer dans le monument. Je me suis fait passer pour un technicien de la télé, et en suivant les câbles posés au sol, je suis arrivé jusqu'à la caméra qui attendait le président devant le mausolée de Jean Moulin. Le caméraman m'a aussitôt prévenu qu'en régie, on m'avait aperçu sur un écran de retour. Intervention imminente de la sécurité, mais… petit miracle de la confraternité : le caméraman m'a passé son casque et m'a assis à sa place. Quand le réalisateur est venu pour les ultimes réglages, j'ai réussi à faire croire que je comprenais ce qu'il me disait. Qu'importe : j'ai pu faire la photo de François Mitterrand déposant une rose en hommage à Jean Moulin. De ce moment d'une puissance symbolique incomparable, il n'existe aucune autre image. Quand je suis sorti du Panthéon, le regard des photographes m'a clairement fait comprendre à quel point je les agaçais !

PASCAL ROSTAIN
Paris, 21 mai 1981.

Pages suivantes :
ALAIN NOGUÈS .
Paris, avril 1994.

Pour un socialiste, la liberté s'invente chaque jour. Je suis, comme vous j'imagine, tellement imprégné d'une civilisation, elle-même incroyablement traversée de révolutions, de dictatures et de contradictions. Mais si l'on ne garde pas cette pointe de diamant qui n'est pas réductible et qui s'appelle la liberté, la capacité de se défendre, le droit de s'expliquer, il n'y a plus de civilisation.

L'homme de droite parle de la liberté comme d'un axiome de droit public, et non comme d'une réalité vivante et quotidienne. Il fait un beau discours, rentre chez lui et dort en paix. On devine qu'il sera très surpris le jour où la liberté, passant sous sa fenêtre, chantera le Ça ira.

La sécurité est facteur de liberté. Et la meilleure sécurité est celle qui découle d'une politique pour une plus grande justice, pour une plus grande égalité. Cependant, que de systèmes politiques jouent de la peur comme ressort de gouvernement! Un gouvernement démocratique doit être extraordinairement scrupuleux quant à l'usage qu'il fait de ses pouvoirs. […] La perversion d'un gouvernement consiste, quand on a besoin de liberté, à créer un faux besoin prioritaire de sécurité, bref, d'opposer l'une à l'autre, de les présenter comme incompatibles. J'estime que ce risque existe en Europe occidentale, et particulièrement en France. […]

Le combat pour la liberté exige la foi, la solidarité, la rigueur. Plus le combat est long et difficile, plus il court le risque de s'enfermer dans l'esprit de secte, de développer l'esprit de puissance, d'aboutir à la négation des réalités et des équilibres, à la centralisation, à la bureaucratie, au « bonheur malgré soi ».

Je suis venu saluer l'espérance, c'est-à-dire la liberté. Certes, il reste quelques points du monde où bien des batailles pourraient être évitées […] si l'on savait dominer les passions pour comprendre que le bien commun, c'est d'assurer la vie et l'indépendance de nos fils.

La liberté, n'est-ce pas la faculté de rester, de partir sans demander de permission ? D'aller vers le pays, vers les êtres qu'on aime, hors du regard froid de l'État ? (5 décembre 1979)

3 PIÈCES
3 200

GUY LE QUERREC
Paris, 1982.

Pages précédentes et suivantes :
GUY LE QUERREC
Paris, 1982.

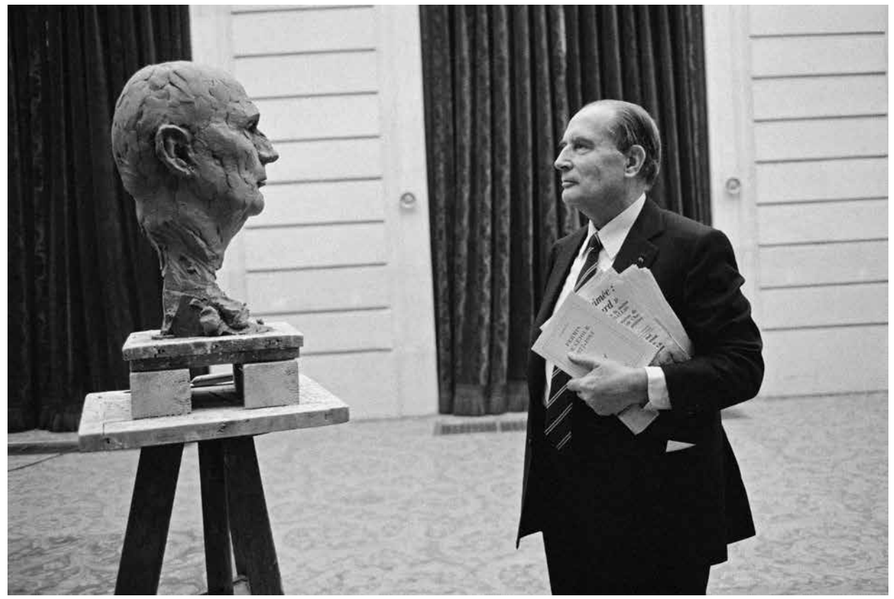
GUY LE QUERREC

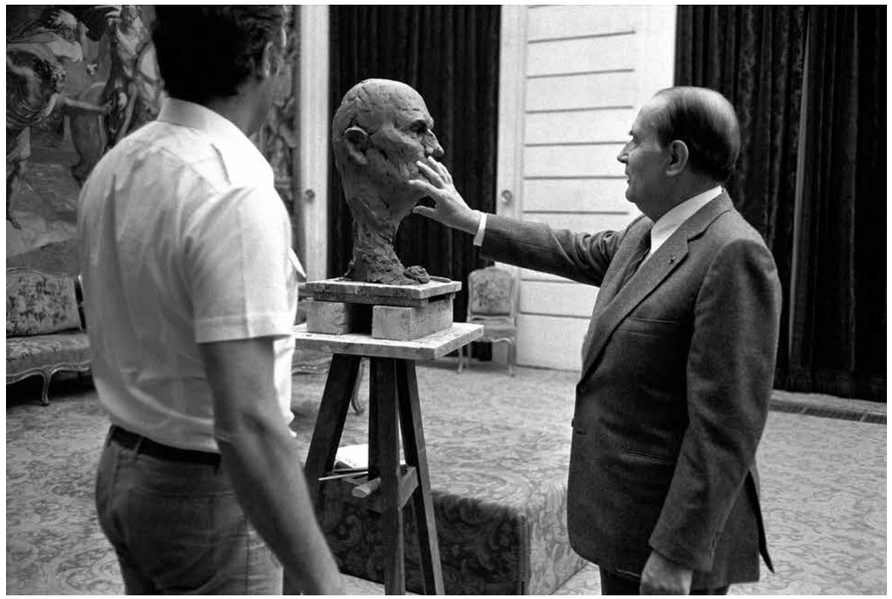
Quand Daniel Druet, qui à l'époque sculptait pour le musée Grévin, m'a proposé de photographier le travail qu'il allait réaliser à partir de février 1982 pour modeler dans l'argile le buste de François Mitterrand, j'étais heureux de cette chance. J'étais aussi très impressionné de devoir entrer pour la première fois dans l'appartement privé du président.
Gamin, j'adorais aller au musée Grévin. Jamais je n'aurais imaginé entrer un jour dans ses coulisses, pas plus que je n'aurais cru possible de rencontrer le président de la République à l'Élysée. Magie de la photo, j'ai fait les deux. Parce qu'en 1975, Daniel Druet a eu besoin d'une de mes photos de Pierre Dudal pour faire l'effigie de cire de ce pilote-instructeur du Concorde. Mais revenons à l'Élysée.
Les séances de pose – il y en eut dix en tout, et j'en ai suivi neuf – duraient une heure. Moment presque toujours silencieux. François Mitterrand s'installait dans un fauteuil juché sur une estrade, restait presque immobile, absorbé par la lecture de ses journaux. Parfois, il recevait la visite d'un ministre ou d'un conseiller. Parfois, Danielle Mitterrand venait passer quelques minutes. En dehors du chuchotement des rares conversations, on n'entendait rien d'autres que le glissement délicat des mains de Daniel Druet façonnant l'argile. Je suis plus à l'aise avec l'enthousiasme du jazz ou l'animation d'une conversation, mais pas une seconde je n'ai regretté d'être là. Il était fascinant de voir comment, avec une économie totale de gestes et de mots, François Mitterrand préservait son mystère. Sans la morgue que ses détracteurs lui reprochaient souvent, mais grâce à cette sorte d'invisible paroi qui le protégeait, il se rendait inaccessible, insaisissable.

Parfois, la situation a tourné au surréalisme. Pendant la quatrième séance, qui coïncidait avec la Journée de la femme, le président lisait *Libération*, qui titrait : « Mitterrand : nos amies les femmes. » À ce moment, son épouse est passée. J'aime photographier ce genre de concomitance. C'est à propos de cette photo que Jean Lacouture a écrit : « Le double jeu de la sculpture et de la photo brouille les pistes : c'est l'image parfaite du sphinx. »
Au fil des séances, je voyais Daniel Druet devoir puiser dans toutes les ressources de son talent pour donner à voir la profondeur de son sujet. Il a d'ailleurs pris un risque magnifique : avant la neuvième séance, il a jeté dans le bac à terre l'ébauche née des huit précédentes, et il a tout repris à zéro. Quand le président est arrivé, la sellette était vide. François Mitterrand a paru déconcerté. Ce jour-là, l'armure s'est entrouverte. Une heure après, le sculpteur tenait l'essentiel de son œuvre. À la fin de la séance suivante, François Mitterrand fut un peu surpris quand Daniel Druet lui annonça que le buste était terminé et n'a pas semblé accepter de se reconnaître complètement dans le buste. En saluant le président avant de quitter l'Élysée, je lui ai demandé si je pouvais publier mes photos. « Je n'y tiens pas vraiment », m'a-t-il répondu. J'ai longuement hésité et je ne les ai sorties qu'avant sa candidature de 1988. Le buste, je l'ai photographié à nouveau quelques années plus tard, entre les tours de la bibliothèque François Mitterrand, à l'occasion du tournage d'un film sur Daniel Druet, puis une dernière fois au moment de son installation au musée de Château-Chinon.

GUY LE QUERREC
Paris, 1982.

Pages suivantes :
GUY LE QUERREC
Paris, 1982.

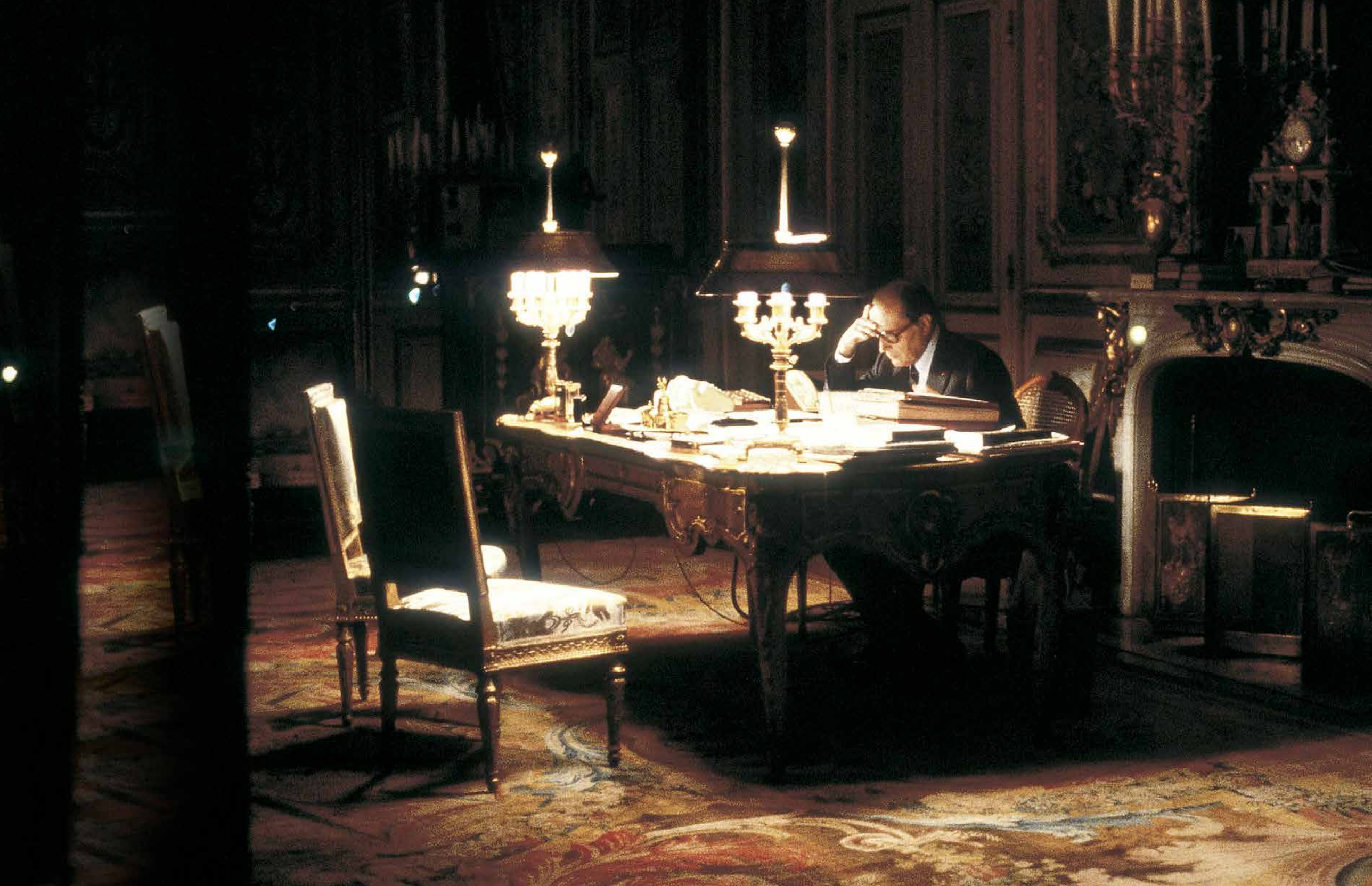




La modération est une vertu si elle s'appuie sur la justice.

CLAUDE AZOULAY
Paris, 1982.

Pages suivantes :
CLAUDE AZOULAY
Paris, 1982.



DIEGO GOLDBERG

Cette photo, c'est lui qui l'a faite !
J'étais revenu de New York, où j'habitais à l'époque, pour photographier François Mitterrand un an après son accession au pouvoir. Je me suis retrouvé un dimanche de fin d'hiver à Château-Chinon avec tout un groupe de journalistes et de photographes. Nous déjeunions ensemble au Vieux-Morvan, quand Pierre Tourlier, le chauffeur du président, s'est approché de moi pour me glisser à l'oreille « Nous partons », ce que j'ai dit à mes copains concurrents. Tout le monde s'est précipité dehors, et une longue file de voitures s'est collée derrière celle du président jusqu'à l'entrée d'un chemin où le convoi a stoppé. Là, un officier de sécurité est venu donner une information très claire : le président, qui a bien l'intention de se promener, ne descendra pas de sa voiture tant que la presse restera. Dépités, les uns et les autres sont partis. J'ai pu rester.
Quand François Mitterrand a commencé à avancer dans le sous-bois, je marchais près de lui, sans dire un mot, sans faire de photos non plus. Nous sommes arrivés dans une clairière très belle, et sans que je sache bien pourquoi, j'ai pensé à Winston Churchill qui, vers la fin de sa vie, aimait peindre les arbres. Cela m'a donné envie de faire un portrait du président, ce que je lui ai expliqué. « Restez là », m'a-t-il dit, et il a disparu en s'éloignant à travers les arbres. Un long moment après, j'ai entendu les pas de quelqu'un qui marchait dans l'eau. C'était le président Mitterrand qui arrivait en déambulant dans le ruisseau. L'image était là. Voilà pourquoi je dis que c'est lui qui l'a faite.
Dans le rapport instable et très délicat qui lie le photographe et son sujet (« Je te prends, tu me donnes »), François Mitterrand m'a souvent apporté plus que sa part en m'offrant ce qui faisait mon bonheur de photographe. Je lui en reste, pour toujours, reconnaissant.

Pages précédentes :
SEBASTIÃO SALGADO
Paris, 1981. Diego Goldberg
Château-Chinon, 1982.

Pages suivantes :
DIEGO GOLDBERG
Jarnac, 1982.

DIEGO GOLDBERG
Château-Chinon, 1982.

Tout dogme qui veut prouver par la contrainte tue l'homme avec la liberté.

DIEGO GOLDBERG
Jarnac, 1982.

PASCAL ROSTAIN

Fin décembre 1983, j'étais en planque à proximité de Latche. Le but était évidemment de saisir, pendant la période des fêtes, quelques instants plus personnels de la vie du président de la République. L'attente, encore l'attente, et l'exercice de patience d'autant plus difficile à tenir que je savais que les services de sécurité pouvaient me déloger à chaque instant.

Enfin, j'ai entendu l'approche de l'hélicoptère venu déposer François Mitterrand près de sa maison. Quelques minutes plus tard, il est reparti en Rodéo, assis à côté de Roger Hanin qui conduisait. J'ai compris qu'il allait respecter l'un de ses rituels lorsqu'il était de retour à Latche : aller chercher la presse à Soustons. J'ai foncé vers la petite ville. Quand je suis arrivé près du marchand de journaux chez qui il avait ses habitudes, je l'ai aperçu en train de lire la dernière de couverture d'un SAS. En me voyant, il a rapidement posé ce livre pour s'intéresser à un atlas de géographie. Je me suis approché, et j'ai commencé avec une phrase presque identique à celle que j'avais utilisée deux ans avant : « Monsieur le Président, je suis débutant. Accepteriez-vous… » Il m'a interrompu, disant avec ce sourire indéfinissable qui a si souvent contribué à son mystère : « Dites-moi, Pascal Rostain, pendant combien d'années allez-vous rester un jeune photographe qui aimerait que je facilite ses débuts ? » François Mitterrand m'a autorisé à faire des photos à Latche. Elles n'avaient rien d'exceptionnel. Elles n'ont jamais été publiées.

PASCAL ROSTAIN
Soustons.

Pages suivantes :
PASCAL ROSTAIN
Soustons.

maison de la presse

MAISON DE LA PRESSE

JOURNAUX

OUEST

SOUSTONNAISE

CAROLINE DE MONACO : La veille de ... les révélations ?

LES PREDICTIONS de 11 grandes voyantes POUR 82

CHOC LE MAGAZINE DES PHOTOS CHOC

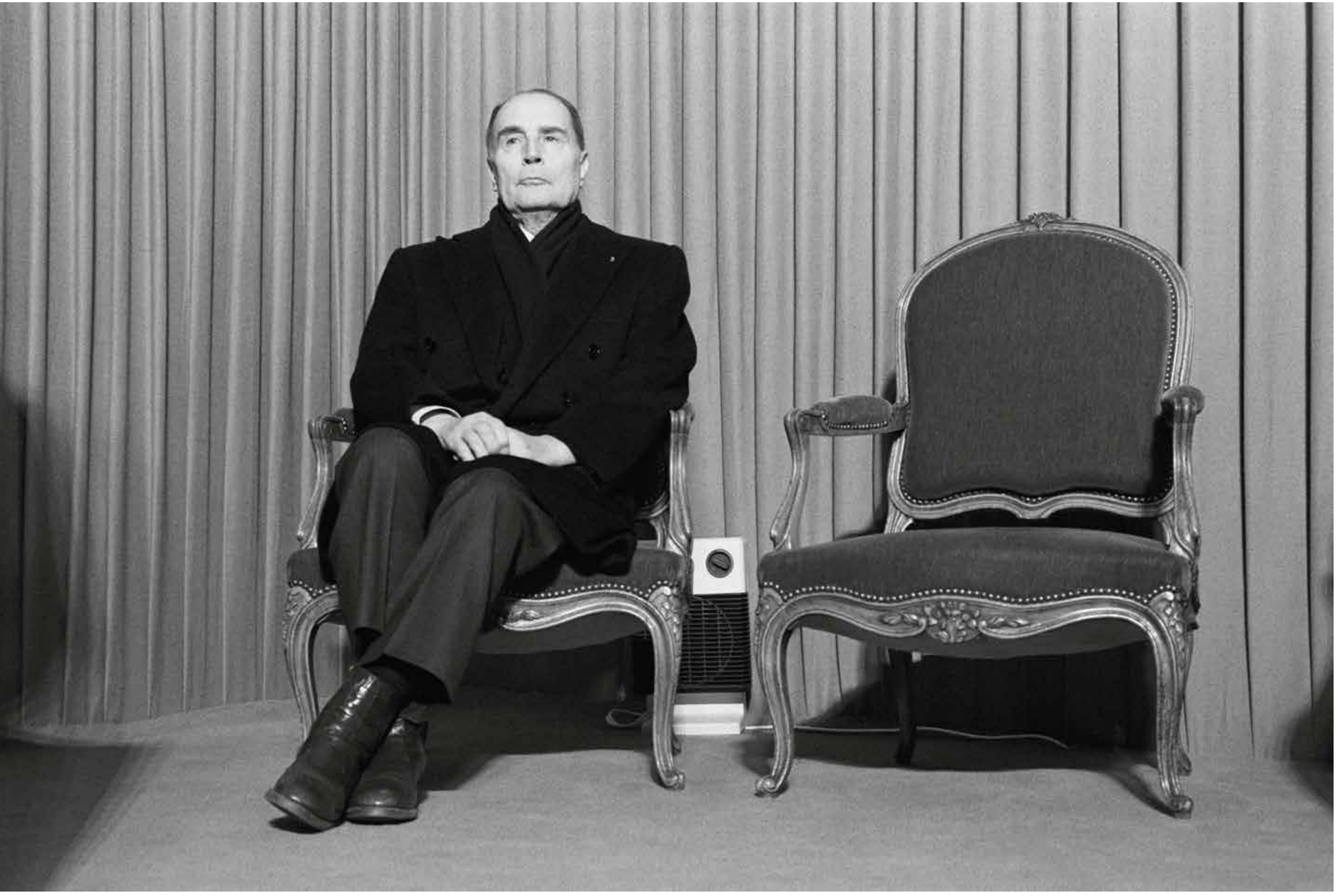
CLAUDE AZOULAY
Paris, 1984.

Contre un pouvoir qui moque la loi, je garde la liberté de ne pas l'accepter.

CLAUDE AZOULAY
Paris, 1984.

Pages suivantes :
CLAUDE AZOULAY
Auvergne, 1985.

Qu'est-ce que nous allons faire de la France ? Une petite nation étouffée entre les deux grandes puissances, avec des amis de rencontre et qu'on change selon l'humeur du jour alors qu'il y a tant et tant à faire avec le génie de notre peuple dans les communautés nouvelles ? […]
Il n'y a plus pour nous aucune possibilité de modernisation technique dans le cadre de nos frontières. Rien n'est possible et surtout pas la paix, si la France n'est pas chaque jour davantage le premier agent de l'Europe. L'Europe, nous la faisons et nous aimons nos patries. Restons fidèles à nous-mêmes. Relions le passé et le futur, et nous pourrons, l'esprit en paix, passer le témoin à ceux qui vont suivre.
Cette Europe a besoin de s'incarner dans autre chose que des bilans économiques et des tonnages de fret. Dirai-je, mais je ne veux pas enfler mon langage, qu'elle a besoin d'une âme ? Qu'elle exprime sa culture, sa façon de penser, les structures de nos cerveaux, le fruit des siècles de civilisation dont nous sommes les héritiers ? Elles sont riches et diverses, les expressions de notre génie protéiforme ; nous pouvons faire partager au monde tout entier (comme par le passé), mais sans vouloir les imposer (ce qui changerait un peu du passé), nos idées, nos rêves et, dans ce qu'elles ont de bon, nos passions. Je saurai porter en moi-même cet espoir que d'autres générations avant nous ont reçu en héritage : il faut réussir l'Europe. […] Alors garantissons-nous, tout en préservant ce que nous sommes. Aucun d'entre nous ne songe à abolir l'idée de patrie, mais je ne vois pas pourquoi on refuserait la solidarité, l'association et même la renonciation à certains aspects de la souveraineté dès lors que cela est nécessaire pour le bien commun.
La France aura à dire avec force qu'il ne saurait y avoir de véritable communauté internationale tant que les deux tiers de la planète continueront d'échanger leurs hommes et leurs biens contre la faim et le mépris. Une France juste et solidaire, qui entend vivre en paix avec tous, peut éclairer la marche de l'humanité. À cette fin, elle doit compter sur elle-même. (21 mai 1981)



THIERRY ORBAN
Nevers, 14 février 1986.

THIERRY ORBAN

Surtout pendant le premier septennat de François Mitterrand, nous avions beaucoup plus de liberté qu'aujourd'hui pour cadrer l'image que nous choisissions, même si ce n'était pas « l'officielle ». J'ai fait cette photo en 1986 à l'occasion d'un voyage du président de la République à Nevers pour l'inauguration de la nouvelle gare. Quand Pierre Bérégovoy, qui était ministre de l'Économie et des Finances et maire de la ville, s'est levé pour aller prononcer son discours, j'ai fait, comme mes confrères, quelques photos de lui.

Mais, malgré tout le respect que j'avais pour cet homme, je savais déjà que je voulais en faire une tout autre, celle que j'avais vue au moment où il quittait son fauteuil.

Nous étions en février, à quelques semaines des élections législatives dont le résultat s'annonçait compromis pour la majorité présidentielle. La question qui tournait dans toutes les têtes était de savoir qui allait gouverner auprès du président de la République, si se confirmait l'expérience d'une première cohabitation. L'image du président seul à côté d'un fauteuil vide résumait cette période, en même temps qu'elle montrait le mystère du personnage.

Dès ma première photo de cette scène, François Mitterrand a vu que je travaillais dans un axe différent de celui des autres et compris l'interprétation possible de son image à cet instant. Le président m'a adressé un regard sombre. Assez impressionnant en tous cas pour que je n'insiste pas trop. Juste le temps de doubler l'image en couleurs et de… saisir le mauvais boîtier. Cette photo n'existe qu'en noir et blanc. Argentique, noir et blanc, liberté de cadrage, c'était vraiment une autre époque !

ALAIN NOGUÈS
Solutré-Pouilly, juin 1987.

ALAIN NOGUÈS

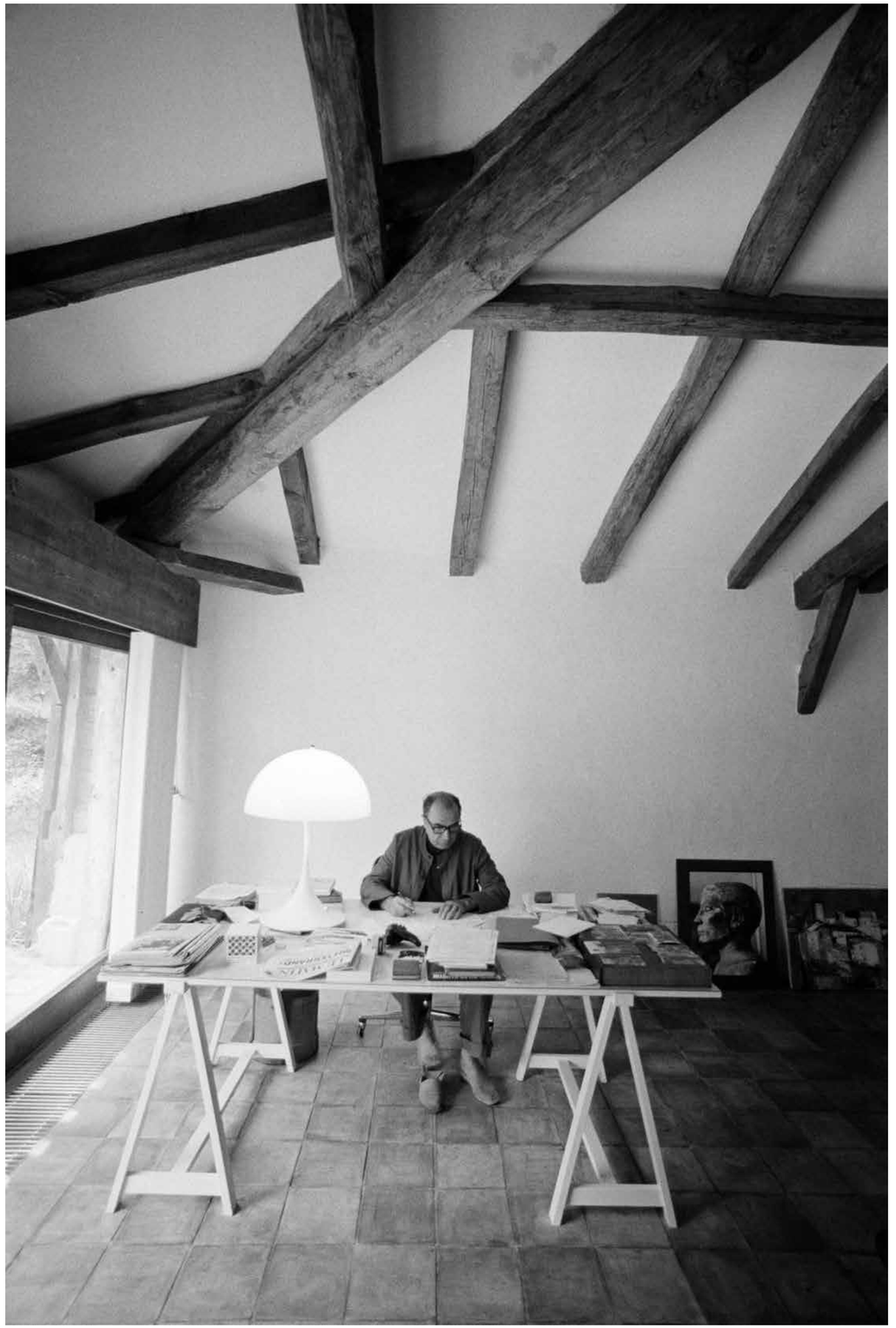
J'étais content d'avoir à couvrir la fameuse marche de Solutré. Même si je savais que tout était assez précisément formaté pour ce rendez-vous annuel, c'était pour moi l'occasion de photographier François Mitterrand de plus près que je l'avais fait jusqu'alors.
Le rituel avait commencé par le regroupement autour du président de ses proches et courtisans invités à l'escorter. Ensuite le cortège s'est mis en branle, perturbé par la pluie. Quand François Mitterrand s'est arrêté pour marquer une pause, il a fait comprendre que le moment serait propice à quelques photos. Ce n'était plus le tribun dont j'avais souvent capté l'image, en le suivant de meetings en réunions politiques depuis le milieu des années 1960. Il était là, juste devant moi, ressemblant à un banal promeneur. Ressemblant seulement, car même dans cet instant si familier pour lui, il savait garder cette distance qu'il installait entre lui et les autres.
Parce que je craignais le ramollissement du regard que pouvait infliger la connivence avec les hommes politiques, je ne me suis jamais préoccupé de tisser une relation privilégiée avec le président Mitterrand. Pourtant je reconnais avoir été très impressionné par ce qu'il a su faire de sa vie. Son obstination à réussir, son ampleur de vue, l'aura qui l'entourait m'ont beaucoup impressionné, et personne n'a su depuis s'en approcher. Lorsque, vers la fin de son second mandat, la maladie a progressivement pris le dessus, sa volonté m'a beaucoup ému, et je trouvais magnifiques les rides qui ciselaient son visage.

ALAIN NOGUÈS
Solutré-Pouilly, juin 1987.

Pages suivantes :
PATRICK ARTINIAN
Solutré-Pouilly, 1990.

RAYMOND DEPARDON
Soustons, 1988.

Pages suivantes :
ALAIN KELER
Prague, 1988.



CLAUDE AZOULAY
Paris, 10 janvier 1991.

CLAUDE AZOULAY
Paris, 12 décembre 1981.

TXP ◄ 8

8 ◄ TXP

RAYMOND DEPARDON

Un jour, croisant par hasard un ami qui était conseiller à l'Élysée, je ne sais pourquoi, sans doute par défi ou par jeu, je lui demandai un rendez-vous avec le président. Plusieurs semaines plus tard, l'Élysée laissa un message me fixant un rendez-vous à 11 heures. J'avais complètement oublié cette histoire, je me souviens que j'étais très occupé par le montage d'un film. C'est seulement une heure avant d'y aller que j'ai foncé prendre un appareil chez moi, sans bien réfléchir. J'aimais beaucoup à cette époque un étrange appareil, le Proschift, un 6X9 avec un grand-angle Schneider de 47 calé dessus, un niveau à bulle garantissant contre toute déformation, un truc pour faire des paysages avec beaucoup de lumière.

Dans la salle d'attente, j'ai constaté que je n'avais pris qu'un seul film qui était déjà dans l'appareil. Huit vues : ce n'est pas beaucoup ! Un vieux Leica au fond de mon sac avait un film presque fini… Bon, pas de panique. Plus possible de sortir, déjà l'huissier m'introduisait. François Mitterrand se lève. Je me souviens de cette phrase : « Mais pourquoi voulez-vous me voir ? » Sans me démonter, je ne sais pourquoi, je réponds du tac au tac : « C'est juste pour papoter. » Le président est rassuré. Il s'assied à son bureau, et nous commençons une conversation sur les paysans sur lesquels je voulais faire un film. Il était en colère contre eux… Puis, nous parlons de l'Afrique qu'il aime bien et de Villefranche-sur-Saône, de la ferme de mes parents.

Au bout de dix minutes, il me dit avec un sourire : « Vous n'allez pas partir sans faire quelques photographies ? » Il se lève et va vers la fenêtre, en plein contre-jour. C'était l'hiver. Je n'avais pas beaucoup de lumière sur son visage. J'étais à des vitesses lentes, dans le rouge, un quart de seconde toujours à 5,6, la plus grande ouverture de l'objectif! Puis, je lui demande d'aller sur le balcon. Je fais une photo avec mon Leica : lui, de dos, ouvrant la fenêtre. Il ne reste plus que deux photos. Je vérifie mon cadre, mon niveau à bulle, sans cellule. Je mets 125e de seconde à F8. Une petite lumière venue du ciel m'aide à donner du relief. Je m'approche encore et je prends la dernière avec tout le jardin. C'était fini. « Merci, Monsieur le Président. » C'était la dernière fois que je le voyais. Un peu plus d'un an plus tard, le 8 janvier 1996, cette photo fut publiée à la une du *Monde* pour annoncer sa mort.

RAYMOND DEPARDON
Paris, 1993.

Pages précédentes :
RAYMOND DEPARDON
Paris, 1993.

Pages suivantes :
PASCAL LE SEGRETAIN
Paris, 1991.

YANN ARTHUS-BERTRAND

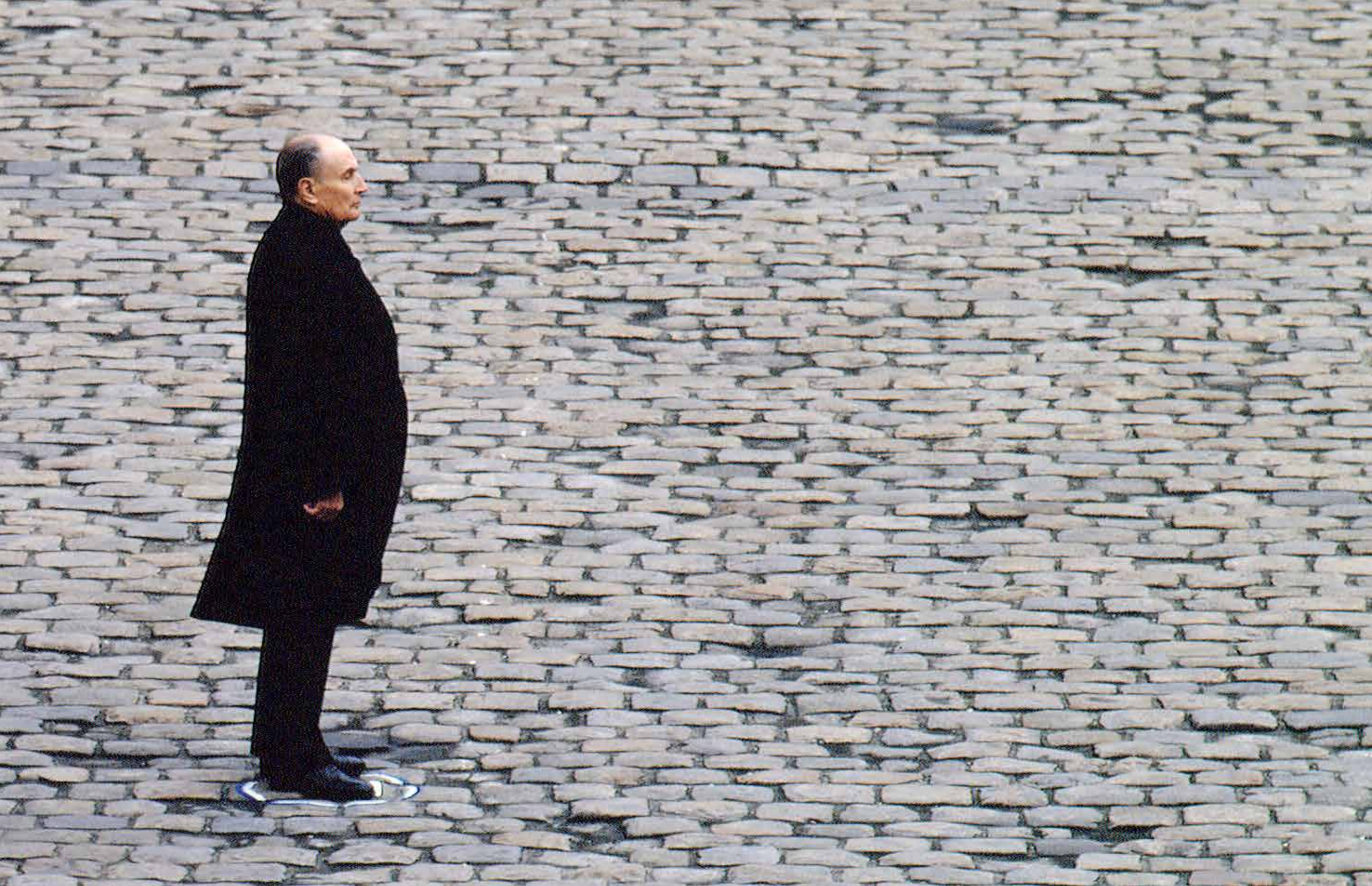
« Cette fois, vous allez photographier un animal politique. » En entrant dans le salon de l'Élysée dans lequel j'avais installé mon dispositif, le président Mitterrand a aussitôt reconnu la bâche que j'avais utilisée comme fond au Salon de l'agriculture pour les portraits des animaux.
Comprenant le principe de ce que je voulais faire pour cette commande de *L'Express*, il n'a pas semblé perturbé, beaucoup moins que les huissiers qui m'avaient vu installer ce studio avec un regard incrédule. En revanche, il était très tendu. À l'époque, la maladie l'avait déjà sensiblement affaibli, et il sortait d'une réunion difficile avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne. Avec cette maîtrise qu'il semblait pouvoir toujours préserver, François Mitterrand m'a fait part de son doute : « Je ne vais pas vous donner ce que vous attendez de moi, et le résultat risque de vous décevoir. »
Je n'imaginais pas obtenir facilement un autre rendez-vous. J'ai voulu travailler quand même. Le soir, en analysant les contacts, j'ai senti qu'il avait eu raison. J'ai donc rappelé à l'Élysée où l'on m'a demandé de proposer des dates qui me conviendraient. Comme je suggérais de plutôt m'ajuster à l'agenda du président, mon interlocuteur m'a simplement répondu : « Je vous le passe. » Surtout aujourd'hui où tant de gens se permettent de ne même pas donner suite à une question, la simplicité de notre rapide conversation est restée pour moi exemplaire.
Nous nous sommes retrouvés le lendemain en milieu d'après-midi. J'ai le souvenir d'un excellent moment. François Mitterrand s'est montré très agréable, bavardant avec mes assistants et se livrant au jeu de la séance photo sans calcul. Après coup, je me suis souvent demandé si les photos publiées par le magazine ne le désavantageaient pas un peu trop. Il se montrait dans une posture presque royale. Évidemment, à travers le décalage de l'image que j'avais construite, il était question d'évoquer la dérive des institutions, et nullement de mettre en cause l'homme. Avec le recul des années, j'ai l'impression que cette intention se lit clairement.

YANN ARTHUS-BERTRAND
Paris, 1993.

Pages suivantes :
YANN ARTHUS-BERTRAND
Paris, 1993.

YANN ARTHUS-BERTRAND
Paris, 1993.

Pages suivantes :
JACQUES LANGEVIN
Paris, avril 1994.



Je crois aux forces de l'esprit et je ne vous quitterai pas. Ma génération achève son cours. Il faut donc absolument transmettre. Vous êtes vous-mêmes nombreux à garder l'enseignement de vos pères, à avoir éprouvé les blessures de votre pays, à avoir connu […] la douleur des séparations […] à cause tout simplement de l'inimitié des hommes d'Europe entre eux. Il faut transmettre la chance des réconciliations que nous devons à ceux qui, eux-mêmes ensanglantés, déchirés dans leur vie personnelle le plus souvent, ont eu l'audace de concevoir ce que pourrait être un avenir plus radieux, fondé sur la paix.

Cinquante ans de vie politique, c'est beaucoup. Cela représente beaucoup d'affrontements avec la réalité, la réalité rêvée et la réalité réelle. Et cependant, il faut préserver à travers tout ce temps sa propre permanence. Ce n'est pas toujours très facile.

Il me semble qu'une vie réussie, c'est une vie qui a approché l'unité d'un être.

Aussi différentes qu'elles soient, les sociétés produites par le capitalisme et le communisme se ressemblent sur un point : l'individu s'y meurt. Quand les deux systèmes se seront rejoints – pour peu qu'une révolution salutaire n'ait pas dans l'intervalle fait sauter le couvercle –, il ne restera de la planète qu'une boule de ciment peuplée de termitières et balayée par des vents sidéraux. Ainsi finira toute société sans amour. […] Tant qu'il y aura des témoins vivants, des témoins agissants, fidèles et courageux de cette petite lumière, qu'elle soit haute ou tenue sous le boisseau, qui s'appelle la défense de la dignité et de la liberté […], tant que cette petite lumière continuera de vaciller, soufflée par les vents mais encore accrochée à ce qui la nourrit, tant qu'il y aura de l'énergie capable d'éclairer, sinon le monde, tout au moins notre intelligence, nos foyers, notre cité, nos petits groupes, tant que cette lumière sera là, alors il sera possible à ceux qui veulent l'entretenir, à vous tous, de lui donner un jour l'immensité d'un incendie […] qui réchauffera le monde où nous vivons.

Je dis merci à la destinée, je dis merci à ceux qui m'ont permis de la conduire jusque-là.

GÉRARD RANCINAN

Je n'oublierai jamais le regard avec lequel François Mitterrand s'est adressé à moi pour me dire qu'il avait perçu le sens de la photo que j'étais en train de réaliser de lui, et que cela lui convenait. Lui qui depuis si longtemps veillait si précisément à l'image qu'il donnait de lui-même, à la manière dont celle-ci participait à la construction de son personnage, il s'est imperceptiblement tourné vers moi pour voir comment je travaillais. François Mitterrand a compris que la pendule allait tenir une place forte dans mon cadrage. Ses yeux perçants dans le visage parcheminé par l'approche de la mort m'ont, en un éclair, autorisé cette photo. Sans doute a-t-il jugé qu'elle évoquerait bien l'intelligence de son rapport au temps alors qu'il savait venir l'extrême limite de sa vie.

Nous étions fin mai 1995. Le président avait quitté le pouvoir quelques jours plus tôt. Une de mes amies, qui était très proche de lui et avec qui j'avais parfois parlé de ma passion des portraits de personnalités historiques, m'a proposé de l'accompagner à Château-Chinon. Elle y était invitée un dimanche pour déjeuner, et m'avait obtenu un rendez-vous en fin de matinée. François Mitterrand m'a accueilli dans une pièce qui avait été son bureau lorsqu'il était maire de cette ville si importante pour lui.

J'ai été frappé par les marques imprimées par la maladie sur les traits de son visage. Pour estomper ces stigmates, j'ai choisi de lui proposer de s'approcher de la lumière d'une fenêtre. J'avais vu la pendule. Je savais quelle photo j'allais faire, avec quels réglages pour qu'elle soit, techniquement aussi, la bonne. C'est quand il m'a vu légèrement redresser mon objectif pour placer la pendule au juste endroit que François Mitterrand m'a, de ce regard qui m'a tant marqué, donné son assentiment.

Après la publication de la photo, certains ont dit qu'elle tenait sa force de la manière dont la pendule signifiait qu'à ce moment les jours de François Mitterrand étaient comptés. Pour moi, elle faisait allusion à l'une de ses célèbres répliques : « Il faut laisser le temps au temps. » En réalité, cette équivoque n'a pas d'importance.

Ce jour-là, François Mitterrand m'a offert l'intimité de son être pour me permettre de faire le portrait dont je rêvais. Merci, Monsieur le Président !

GÉRARD RANCINAN
Château-Chinon, 1995.

GÉRARD RANCINAN
Château-Chinon, 1995.

GÉRARD RANCINAN

Nous déjeunions, mon ami Richard Melloul et moi, au Conti, le restaurant italien rue Lauriston, juste à côté de Sygma, qui existait encore. Nous étions en septembre 1995. Dans le reflet d'un miroir, j'ai aperçu François Mitterrand qui déjeunait dans la petite salle du fond.

Vers 15 heures, à un moment où il n'y avait plus que lui et nous dans le restaurant, il s'est approché lentement de la sortie, s'appuyant pudiquement au comptoir.

J'ai glissé à Richard : « En souvenir de mon père qui aurait été tellement heureux de pouvoir le faire, j'aimerais lui serrer la main. »

Richard m'a simplement dit : « Si tu ne fais pas, personne ne le fera pour toi. » Je me suis présenté au président, et, pour masquer mon intimidation, j'ai évoqué le portrait fait quelques mois auparavant à Château-Chinon. « Une très jolie photo », a aussitôt assuré François Mitterrand. J'ai présenté Richard, sans autre précision que son nom. Aussitôt, le président a répondu : « Ah, vous faisiez donc un déjeuner de photographes. » Encore une fois cette stupéfiante acuité qui le rendait si impressionnant.

Richard et moi, nous nous sommes rassis, silencieux, tellement émus par le moment que nous venions de vivre, mélange du respect que nous lui portions et de la confiance dont il venait de nous gratifier. Avant de disparaître derrière le rideau rouge, François Mitterrand s'est tourné vers nous, nous saluant chacun d'un petit mouvement de la tête.

GÉRARD RANCINAN
Château-Chinon, 1995.

ABBAS
Seine-Saint-Denis, 1995.

Pages suivantes :
ABBAS
Seine-Saint-Denis, 1995.

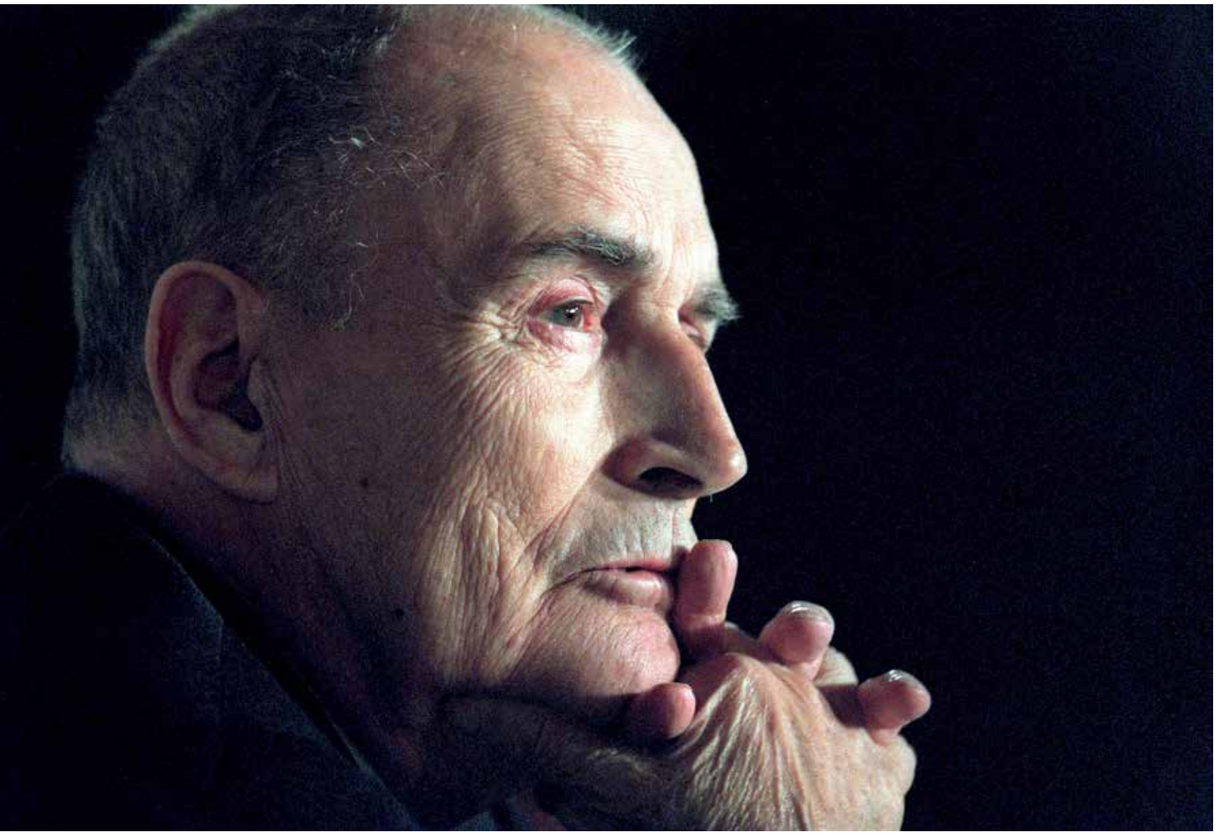
ABBAS

Au sein de l'agence Magnum, personne n'avait photographié le président Mitterrand marqué par l'extrême fatigue que la maladie lui imposait depuis déjà longtemps. Selon moi, il y avait bien à ce sujet un fait essentiel et de l'information à transmettre.

À quelques semaines de la fin de son second mandat, en mars 1995, François Mitterrand devait assister au concert annuel des jeunes filles de la Légion d'honneur à la basilique Saint-Denis. C'est à ce moment-là que j'ai saisi cette image de lui, abritant son visage derrière sa main comme pour se replier plus encore sur sa souffrance.

J'avais mon téléobjectif braqué sur lui. Je l'ai déclenché dès que j'ai saisi cette attitude. Le bruit du moteur l'a alerté. François Mitterrand m'a lancé un regard terrible, chargé de colère et d'un sombre dépit. À cet instant, j'ai eu honte de ce que je venais de faire. Sentiment que j'ai écarté au bout de quelques secondes. Il était légitime que je fasse cette photo. L'homme que je suis comprend que les dirigeants gardent le plus longtemps possible la charge des responsabilités, car cela les aide à se maintenir en vie. Mais comme citoyen, je m'inquiète encore de cette question : est-il acceptable, qu'abattu par tant d'épuisement, le chef de l'État d'une puissance nucléaire continue d'exercer le pouvoir ?

ABBAS
Seine-Saint-Denis, 1995.



GEORGES MÉRILLON
Copenhague, 1995.

PASCAL ROSTAIN
Assouan, 1995

PASCAL ROSTAIN
Gordes, 1995

Le stalinisme serait-il comme le paludisme : on s'en croit guéri et cela revient de temps à autre ?

ALAIN NOGUÈS
Palais de l'Élysée, mars 1995.

RENÉ BURRI
Paris, mars 1995.

Pages suivantes :
PETER TURNLEY
Paris, janvier 1996.

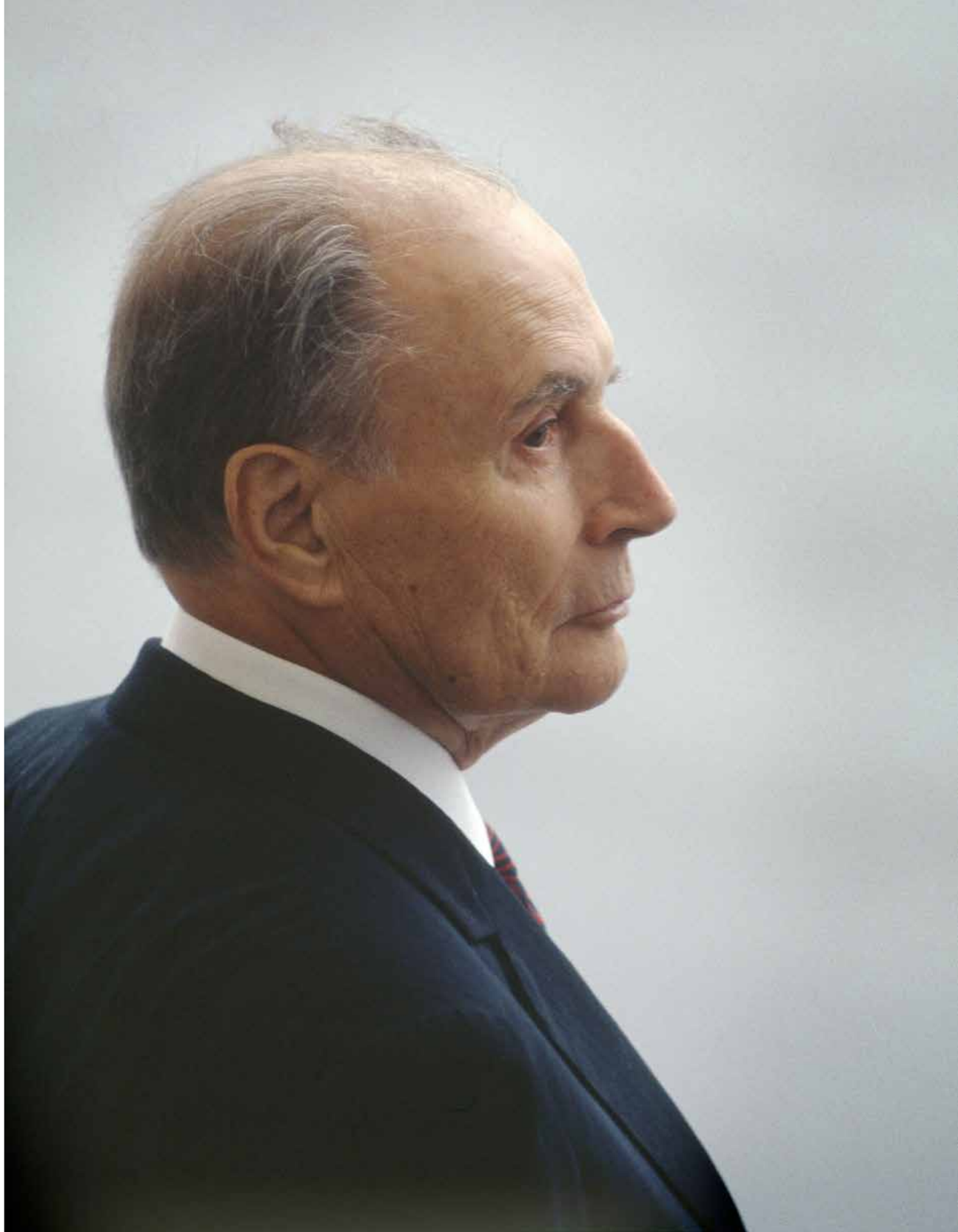
Libération
1916-1996: une histoire française.
JOKER
Orangina
Schweppes
Tuttel
50

JACQUES LANGEVIN

De toute ma carrière, ce ne sont pas les portraits de chefs d'État qui m'ont laissé les impressions les plus fortes. Je ne saurais pas bien dire d'où me vient cette méfiance, mais je me suis toujours protégé de toute fascination pour ceux que l'Histoire nous appelle à retenir en leur attribuant l'étiquette « grands hommes ». Pourtant, je dois reconnaître que François Mitterrand a su contourner mes défenses. Il serait inutilement prétentieux d'imaginer qu'il ait fait quoi que ce soit pour y parvenir. C'est tout simplement la force incroyable qui se dégageait de son attitude qui m'a déstabilisé. J'ai ressenti un choc à la première occasion qui m'a été donnée de le photographier.

C'était lors d'un meeting. Il semblait totalement étranger à l'euphorie qui avait envahi la salle, gardant un calme presque dérangeant tant cela le distinguait des autres. Par la suite, j'ai tenté de l'observer avec le plus de sang-froid possible. Au fil du temps, c'est la solitude avec laquelle il empruntait son chemin vers le pouvoir qui m'a impressionné. Je crois que cet homme aimait les gens, mais il ne laissait personne s'approcher de lui. Lorsqu'il devint président, cette solitude s'installa plus fortement encore. C'est elle que j'ai eu envie de montrer le jour de cette cérémonie dans la cour des Invalides. Au moment de l'hymne national, François Mitterrand s'est comme statufié. J'ai vu se dessiner dans mon objectif le courage qu'impose le destin d'un homme d'État.

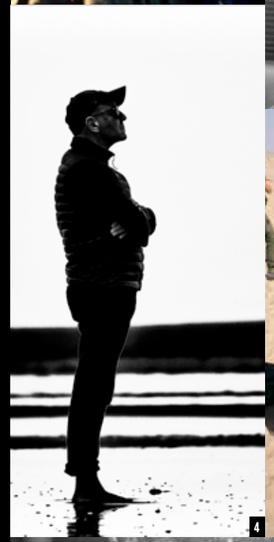
JACQUES LANGEVIN
Paris, 14 juillet 1993.

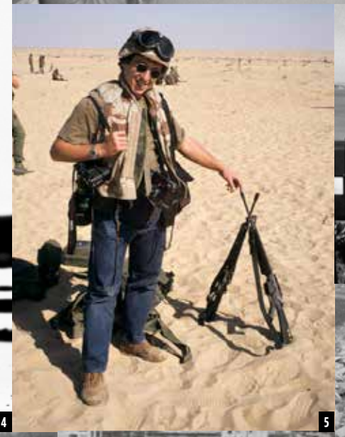


1

2

3


4


5

6

7

8

9

10

11

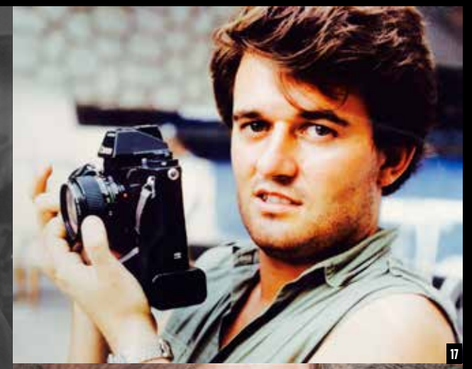
12

13

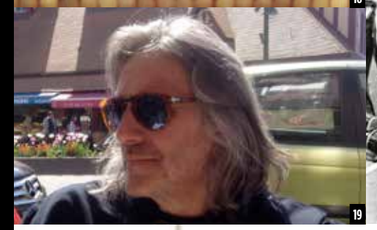
14

15

16


17

18


19

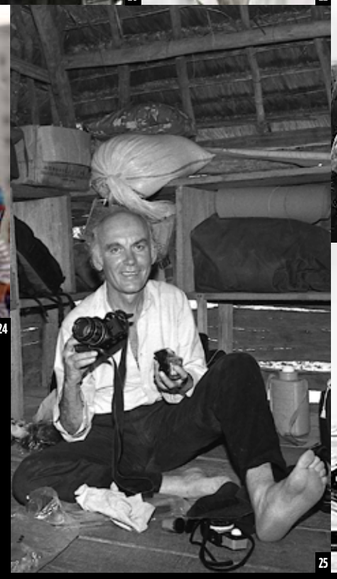
20

21

22

23

24


25

26

27

1. Abbas. 2. René Burri. 3. Gisèle Freund. 4. Gérard Rancinan.
5. Georges Mérillon. 6. Thierry Orban. 7. Patrick Artinian.
8. David Burnett. 9. Guy Le Querrec. 10. Michel Philippot.
11. Christian Simonpietri. 12. Alain Keler. 13. Yann Arthus-Bertrand.
14. Richard Melloul et Diego Goldberg. 15. Raymond Depardon.
16. Elliot Erwitt. 17. Pascal Rostain. 18. Jacques Pavlovsky.
19. Jean-Gabriel Barthélemy. 20. Gilles Caron et Henri Bureau.
21. William Karel. 22. Bruno Barbey. 23. Claude Azoulay.
24. Jacques Langevin. 25. Alain Noguès. 26. Peter Turnley.
27. Youssuf Karsh.

Crédits textes

Toutes les citations de cet ouvrage sont extraites des œuvres de François Mitterrand publiées aux éditions Fayard :

Politique I, 1977

Ici et maintenant, 1980

Politique II, 1981

Les Forces de l'esprit, 1998

Crédits photo

Couverture. Richard Melloul. Château-Chinon, 12 mars 1978. © Sygma/Corbis
Gardes. Raymond Depardon. Planche contact, 1980. © Magnum Photos
Par ordre d'apparition :
Diego Goldberg. Château-Chinon, 14 mars 1982. © Sygma/Corbis
Yousuf Karsh. Paris, 1981. © Camera Press/Gamma
Claude Azoulay. Visite à Salamanque, Espagne, mars 1987. © Paris Match/Scoop
Coll. personnelle. Portrait de François Mitterrand étudiant, années 1930. © Getty Images/Apic
Coll. personnelle. Championnat de tennis des journalistes au stade Roland-Garros, septembre 1954. © Getty Images/Keystone-France
Coll. personnelle. Années 1930. DR
Coll. personnelle. Au mariage du prince Rainier de Monaco et de Grace Kelly, Monaco, 19 avril 1956. © Keystone-France
André Sas. Meeting à Sochaux, 1965. © Keystone-France/Gamma-Rapho
André Sas. Meeting à Sochaux, 1965. © Keystone-France/Gamma-Rapho
Gilles Caron. Paris, 1967. © Fondation Gilles Caron/Gamma-Rapho
Bruno Barbey. 1967. © Magnum Photos
Raymond Depardon. Paris, 1967. © Magnum Photos
Collection Otzenberg. Golf de Biarritz, 1967. © Magnum Photos
Collection Otzenberg. Golf de Biarritz, 1967. © Magnum Photos
André Sas, Paris, octobre 1968. © Gamma-Rapho
Bruno Barbey. Avec Michèle Cotta, Paris, 1970. © Magnum Photos
William Karel. Paris, 1974. © Gamma
Gérard Rancinan. Campagne de 1974.
Gérard Rancinan. Débat télévisé avec Valéry Giscard d'Estaing, 10 mai 1974.
Christian Simonpietri. Meeting à Marseille, 1974. © Sygma/Corbis
Christian Simonpietri. Meeting à Paris, 1974. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Paris, 1975. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Paris, 1975. © Sygma/Corbis
Jacques Pavlovsky. Latche, 1975. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Latche, 1981. © Sygma/Corbis
Paul Slade. New York. © Collection Fondation Jean-Jaurès
Richard Melloul. Creil, 20 septembre 1975. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Avec Golda Meir, Jérusalem, 1976. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Au mur des Lamentations, Jérusalem, 1976. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Jérusalem, 1976. © Sygma/Corbis
Henri Bureau. Château-Chinon, 1977. © Sygma/Corbis
Henri Bureau. Château-Chinon, 1977. © Sygma/Corbis
Henri Bureau. Au Sénat, 1977. © Sygma/Corbis
Raymond Depardon. Latche, 1977. © Magnum Photos
Jacques Pavlovsky. Soustons, août 1977. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Château-Chinon, 1978. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Nevers, 1978. © Sygma/Corbis
David Burnett. Château-Chinon, 1978. © Contact Press Image
Diego Goldberg. Meeting en Bretagne, 1978. © Sygma/Corbis
Guy Le Querrec. Avec Georges Marchais et Robert Fabre, Paris, mars 1978. © Magnum Photos
Diego Goldberg. Avec Danielle Mitterrand, Bretagne, 1978. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Avec Danielle Mitterrand, Bretagne, 1978. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Avec Danielle Mitterrand, Bretagne, 1978. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Meeting en Bretagne, 1978. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Avec Danielle Mitterrand, Bretagne, 1978. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Château-Chinon, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Paris, 1981. © Sygma/Corbis
Gilbert Uzan. Meeting à Metz, 1979. © Gamma
Pascal Rostain. Paris, quais de Seine.
Gérard Rancinan. Débat télévisé animé par Patrick Poivre d'Arvor, 1980.
Gérard Rancinan. Débat télévisé animé par Patrick Poivre d'Arvor, 1980.
Pascal Rostain. Soustons.
William Karel. Au mur des Lamentations, Jérusalem, 1980. © Gamma
Gilbert Uzan. Château-Chinon, 1980. © Gamma-Rapho
Claude Azoulay. Lac de Soustons, 1980. © Paris Match/Scoop
Claude Azoulay. Plage de Soustons, 1980. © Paris Match/Scoop
Raymond Depardon. Paris, Palais de l'Élysée, 1993. © Magnum Photos
Michel Philippot. Avec Lionel Jospin, Chine, 11 février 1981.© Sygma/Corbis
Michel Philippot. Grande muraille de Chine, 11 février 1981. © Sygma/Corbis
Michel Philippot. Avec Gaston Deferre et Lionel Jospin, Grande muraille de Chine, 11 février 1981. © Sygma/Corbis
Michel Philippot. Grande muraille de Chine, 11 février 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Plage de Soustons, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Plage de Soustons, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Plage de Soustons, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Latche, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Château-Chinon, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Meeting à Bordeaux, 1981. © Sygma/Corbis
David Burnett. Orly, 1981. © Contact Press Image
Michel Philippot. Vers Marseille, 29 octobre 1980. © Sygma/Corbis
Claude Azoulay. Entre Paris et Sarajevo, 28 juin 1992. © Paris Match/Scoop
Diego Goldberg. Dans l'avion, 3 avril 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Meeting à Lyon, 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Château-Chinon, 1982. © Sygma/Corbis
Gérard Rancinan. Château-Chinon, 1981
Diego Goldberg. Avec Danielle Mitterrand, 10 mai 1981, Château-Chinon.© Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Danielle Mitterrand et sa sœur Christine Gouze-Rénal, en attendant les résultats des élections présidentielles, 10 mai 1981, Château-Chinon.© Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Danielle Mitterrand et sa sœur Christine Gouze-Rénal, en attendant les résultats des élections présidentielles, 10 mai 1981, Château-Chinon.© Sygma/Corbis
Richard Melloul. Nuit du 10 mai 1981, Paris. © Sygma/Corbis
Richard Melloul. Nuit du 10 mai 1981, Paris. © Sygma/Corbis
Elliot Erwitt. Paris, 1981. © Magnum Photos
Gisèle Freund. Palais de l'Élysée, 1981. © La Documentation française
Diego Goldberg. Avec François de Grossouvre et Danielle Mitterrand, mars 1981. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. François de Grossouvre, mars 1981. © Sygma/Corbis
Yousuf Karsh. Paris, 1981. © Camera Press/Gamma
Diego Goldberg. Au Panthéon, 21 mai 1981. © Sygma/Corbis
Journal télévisé de France 3, 21 mai 1981. Panthéon, Paris. © INA
Jean-Gabriel Barthélemy. Panthéon, Paris, 21 mai 1981.
Pascal Rostain. Sur la tombe de Jean Moulin, Panthéon, 1981.
Alain Noguès. Avec Charles Hernu, juillet 1981. © Sygma/Corbis
Guy Le Querrec. Pose pour le sculteur Daniel Druet, Palais de l'Élysée, Paris, 1982 (Durant la 8e séance de pose, le sculpteur, qui n'était pas satisfait de son œuvre, détruisit le buste. La sculpture finale fut réalisée lors de deux dernières séances un an et demi plus tard.) © Magnum Photos
Claude Azoulay. Palais de l'Élysée, Paris, 1982. © Paris Match/Scoop
Claude Azoulay. Palais de l'Élysée, Paris, 1982. © Paris Match/Scoop
Sebastião Salgado. Paris 1981.
Diego Goldberg. Château-Chinon, 1982. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Jarnac, 1982. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Avec Danielle Mitterrand, Château-Chinon, 1982. © Sygma/Corbis
Diego Goldberg. Jarnac, 1982. © Sygma/Corbis
Pascal Rostain. Soustons.
Pascal Rostain. Soustons.
Claude Azoulay. Paris, Palais de l'Élysée, 1984. © Paris Match/Scoop
Claude Azoulay. Paris, Palais de l'Élysée, 1984. © Paris Match/Scoop
Claude Azoulay. Auvergne, 1985. © Paris Match/Scoop
Thierry Orban. Nevers, 14 février 1986. © Sygma/Corbis
Alain Noguès. Solutré-Pouilly, juin 1987. © Sygma/Corbis
Alain Noguès. Solutré-Pouilly, juin 1987. © Sygma/Corbis
Patrick Artinian, Solutré-Pouilly, juin 1990. © Contact Press Image
Raymond Depardon. Soustons, 1988. © Magnum Photos
Alain Keler. Prague, 1998.
Claude Azoulay. Paris, Palais de l'Élysée, janvier 1991. © Paris Match/Scoop
Claude Azoulay. Paris, Palais de l'Élysée, décembre 1981. © Paris Match/Scoop
Raymond Depardon. Paris, Palais de l'Élysée 1993. © Magnum Photos
Raymond Depardon. Paris, Palais de l'Élysée 1993. © Magnum Photos
Pascal Le Segretain. Paris, 1991. © Sygma/Corbis
Yann Arthus-Bertrand. Palais de l'Élysée, 1993.
Yann Arthus-Bertrand. Palais de l'Élysée, 1993.
Yann Arthus-Bertrand. Palais de l'Élysée, 1993.
Jacques Langevin. Invalides, avril 1994. © Sygma/Corbis
Gérard Rancinan. Château-Chinon,1995
Gérard Rancinan. Repas à Château-Chinon,1995
Gérard Rancinan. Château-Chinon, 1995
Abbas. Basilique Saint-Denis, Seine-Saint-Denis, 1995. © Magnum Photos
Abbas. Basilique Saint-Denis, Seine-Saint-Denis, 1995. © Magnum Photos
Abbas. Basilique Saint-Denis, Seine-Saint-Denis, 1995. © Magnum Photos
Georges Mérillon. À Copenhague, 1995. © Gamma-Rapho
Pascal Rostain. Assouan, 1995.
Pascal Rostain. Gordes,1995.
Alain Noguès. Avec Fidel Castro, Palais de l'Élysée, mars 1995. © Sygma/Corbis
René Burri. Avec Fidel Castro, Palais de l'Élysée, mars 1995. © Magnum Photos
Peter Turnley. La Une de Libération, Paris, janvier 1996. © Sygma/Corbis
Jacques Langevin. Paris, 14 juillet 1993. © Sygma/Corbis.

ILFORD HP5 SAFETY FILM

18A 19 →

19A 20 →

20A 21

21A 22 →

ILFORD HP5 SAFETY FILM

24A 25 →

25A 26 →

26A 27 →

27A 28 →

ILFORD HP5

30A 31 →

31A 32 →

32A 33 →

33A 34 →